41e Année

N° 204

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

DÉCEMBRE 1936

René Guénon .... *Les contrefaçons de l'idée traditionnelle* (suite).

Elie Lebasquais.......... *Le Mystère du Boroboudour.*

E. G. Diricq .... *Le véritable saint Christophe.*

René Guénon............ *Le Tombeau d'Hermès.*

René Guénon, Marcel Clavelle................ *Les Livres.*

René Guénon, André Préau, Jean Reyor............ *Les Revues.*



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

CHACORNAC FRERES

11, Quai Saint-Michel, 11

PARIS (Ve)

ABONNEMENTS 1937

A partir du 15 Janvier 1937, *sauf avis contraire*, nous ferons recouvrer par la poste les abonnements non encore renouvelés, de la *France* et des *Colonies*. Nous prions nos abonnés de l'*Etranger* de bien vouloir nous régler *directement*.

FRANCE : **30** fr. — ÉTRANGER : **40** fr.

Adresser tous versements
au Compte Chèques Postaux : **Chacornac-Paris : 30.786**

ABONNEMENTS DE SOUTIEN ET SERVICE DE LIBRAIRIE

Nous remercions vivement ceux de nos abonnés qui ont bien voulu s'inscrire, en 1936, pour des ABONNEMENTS DE SOUTIEN au prix de 60 FRANCS.

La nouvelle hausse du papier et des frais d'impression qui vient de se produire rend plus difficile encore l'équilibre budgétaire de notre revue. Nous espérons donc que tous ceux qui sont convaincus de la nécessité de notre action intellectuelle tiendront à nous apporter leur appui pour nous aider à maintenir l'*unique revue* d'Europe occidentale qui soit exclusivement consacrée à l'exposé de conceptions authentiquement traditionnelles.

D'autre part, nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les ouvrages annoncés à la 3e page de la couverture de la revue, en insistant sur le fait qu'il ne s'agit nullement d'une publicité payée par les éditeurs des volumes annoncés, mais d'un choix d'ouvrages que le Comité de Lecture de la revue croit pouvoir recommander à ses lecteurs. Cette page fournit à ceux-ci la possibilité de n'acheter, sur les diverses formes traditionnelles, que des ouvrages soigneusement sélectionnés, et, en même temps, leur offre *un autre moyen de nous aider*, sans qu'il leur en coûte, puisque les ristournes qui nous sont consenties par les éditeurs sur les volumes que nous achetons pour nos lecteurs viennent s'ajouter aux ressources fournies par les abonnements, mais il est *indispensable que les commandes d'ouvrages soient adressées directement aux* Études Traditionnelles, *sans passer par l'intermédiaire d'un libraire.*

A tous, d'avance, merci !

LA RÉDACTION.

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

41e Année — Décembre 1936 — No 204

LES CONTREFAÇONS DE L'IDÉE TRADITIONNELLE

(*Suite*) (1).

Un des moyens les plus simples que les organisations « pseudo-initiatiques » aient à leur disposition pour fabriquer une fausse tradition à l'usage de leurs adhérents, c'est assurément le « syncrétisme », qui consiste, ainsi que nous l'avons déjà expliqué en une autre occasion, à rassembler tant bien que mal des éléments empruntés un peu partout, à les juxtaposer en quelque sorte « de l'extérieur », sans aucune compréhension réelle de ce qu'ils représentent véritablement dans les traditions diverses auxquelles ils appartiennent en propre. Comme il faut cependant donner à cet assemblage plus ou moins informe une certaine apparence d'unité, afin de pouvoir le présenter comme une « doctrine », on s'efforcera de grouper ces éléments autour de quelques « idées directrices » qui, elles, ne seront pas d'origine traditionnelle, mais, tout au contraire, seront généralement des conceptions toutes profanes et modernes, donc proprement antitraditionnelles ; l'idée d' « évolution », notamment, joue presque toujours à cet égard un rôle prépondérant. Il est facile de comprendre que, par là, les choses se trouvent singulièrement aggravées : il ne s'agit plus sim-

1. Voir no 203, novembre 1936.

plement, dans ces conditions, de la constitution d'une sorte de « mosaïque » de débris traditionnels, qui pourrait, en somme, n'être qu'un jeu tout à fait vain, mais à peu près inoffensif ; il s'agit de dénaturation et, pourrait-on dire, de « détournement » des éléments empruntés, puisqu'on sera amené ainsi à leur attribuer un sens qui sera altéré, pour s'accorder à l'« idée directrice », jusqu'à aller directement à l'encontre du sens traditionnel. Il est d'ailleurs bien entendu, d'après tout ce que nous avons déjà expliqué, que ceux qui agissent ainsi peuvent n'en être pas nettement conscients ; en tout cela, il faut toujours faire la part, d'abord de l'incompréhension pure et simple, et ensuite, nous devrions même dire surtout, des « suggestions » dont nous avons parlé, et dont ces « pseudo-initiés » peuvent fort bien être eux-mêmes les premières victimes, avant de contribuer pour leur part à les inculquer à d'autres ; mais cette inconscience ne change rien au résultat et n'atténue aucunement le danger de ces sortes de choses, qui n'en sont pas pour cela moins propres à servir, même si ce n'est qu'« après coup », aux fins que se propose la « contre-initiation ». Nous réservons ici le cas où des agents de celle-ci auraient, par une intervention plus ou moins directe, provoqué ou inspiré la formation de semblables « pseudo-traditions » ; on pourrait sans doute en trouver aussi quelques exemples, ce qui ne veut pas dire que, même alors, ces agents conscients aient été les créateurs apparents et connus des formes « pseudo-initiatiques » dont il s'agit, car il est évident que la prudence leur commande de se dissimuler autant que possible derrière de simples instruments inconscients.

Quand nous parlons d'inconscience, nous l'entendons surtout en ce sens que ceux qui élaborent ainsi une « pseudo-tradition » sont, le plus souvent, parfaitement ignorants de ce à quoi elle sert en réalité ; pour ce qui est du caractère et de la valeur d'une telle production, il est plus difficile d'admettre que leur bonne foi soit aussi complète, et pourtant, là-dessus encore, il est possible qu'ils s'illusionnent

parfois dans une certaine mesure, ou qu'ils soient illusionnés dans le cas que nous venons de mentionner en dernier lieu. Il faut aussi, assez souvent, tenir compte de certaines « anomalies » d'ordre psychique qui compliquent encore les choses, et qui, du reste, constituent un terrain particulièrement favorable pour que les influences et les suggestions de tout genre puissent s'exercer avec le maximum de puissance ; nous noterons seulement à ce propos, sans y insister autrement, le rôle non négligeable que des « clairvoyants » et autres « sensitifs » ont joué fréquemment dans tout cela. Mais, malgré tout, il y a presque toujours un point où la supercherie consciente et le charlatanisme deviennent, pour les dirigeants d'une organisation « pseudo-initiatique », une sorte de nécessité : ainsi, si quelqu'un vient à s'apercevoir, ce qui n'est pas très difficile en somme, des emprunts qu'ils ont faits à telle et telle tradition, comment pourraient-ils les reconnaître sans se voir obligés d'avouer par là-même qu'ils ne sont en réalité que de simples profanes ? En pareil cas, ils n'hésitent pas d'ordinaire à renverser les rapports et à déclarer audacieusement que c'est leur propre « tradition » qui représente la « source » commune de toutes celles qu'ils ont pillées ; et, s'ils n'arrivent pas à en convaincre tout le monde, du moins se trouve-t-il toujours des naïfs pour les croire sur parole, en nombre suffisant pour que leur situation de « chefs d'école », à quoi ils tiennent généralement par-dessus tout, ne risque pas d'être sérieusement compromise, d'autant plus qu'ils regardent assez peu à la qualité de leurs « disciples » et que la quantité leur semble bien plus importante, ce qui suffirait d'ailleurs à montrer combien ils sont loin d'avoir même la plus élémentaire notion de ce que sont réellement l'ésotérisme et l'initiation.

Nous avons à peine besoin de dire que tout ce que nous décrivons ici ne répond pas seulement à des possibilités plus ou moins hypothétiques, mais bien à des faits réels et dûment constatés ; si nous devions les citer tous, notre exposé

s'en trouverait allongé presque indéfiniment, et de façon assez peu utile au fond ; il suffit de quelques exemples caractéristiques. Ainsi, c'est par le procédé « syncrétique » dont nous venons de parler qu'on a vu se constituer une prétendue « tradition orientale », celle des théosophistes, n'ayant guère d'oriental qu'une terminologie mal comprise et mal appliquée ; et, comme ce monde est toujours « divisé contre lui-même », suivant la parole évangélique, les occultistes français, par esprit d'opposition et de « concurrence », édifièrent à leur tour une soi-disant « tradition occidentale » du même genre, dont bien des éléments, notamment ceux qu'ils tirèrent de la Kabbale, peuvent difficilement être dits occidentaux quant à leur origine, sinon quant à la façon spéciale dont ils les interprétèrent. Les premiers présentèrent leur « tradition » comme l'expression même de la « sagesse antique » ; les seconds, peut-être un peu plus modestes dans leurs prétentions, cherchèrent surtout à faire passer leur « syncrétisme » pour une « synthèse », car il en est peu qui aient autant qu'eux abusé de ce dernier mot. Si les premiers se montraient ainsi plus ambitieux, c'est peut-être parce que, en fait, il y avait à l'origine de leur « mouvement » des influences assez énigmatiques et dont eux-mêmes auraient sans doute été bien incapables de déterminer la vraie nature ; pour ce qui est des seconds, ils ne savaient que trop bien qu'il n'y avait rien derrière eux, que leur œuvre n'était véritablement que celle de quelques individualités réduites à leurs propres moyens, et, s'il arriva cependant que « quelque chose » d'autre s'introduisît là aussi, ce ne fut certainement que beaucoup plus tard ; il ne serait pas très difficile de faire à ces deux cas, considérés sous ce rapport, l'application de ce que nous avons dit tout à l'heure, et nous pouvons laisser à chacun le soin d'en tirer par lui-même les conséquences qui lui paraîtront en découler logiquement.

Bien entendu, il n'y a jamais rien eu qui se soit appelé authentiquement « tradition orientale » ou « tradition occi-

dentale », de telles dénominations étant manifestement beaucoup trop vagues pour pouvoir s'appliquer à une forme traditionnelle définie, puisque, à moins que l'on ne remonte à la Tradition primordiale qui est ici hors de cause, pour des raisons trop faciles à comprendre, et qui d'ailleurs n'est ni orientale ni occidentale, il y a et il y eut toujours des formes traditionnelles diverses et multiples tant en Orient qu'en Occident. D'autres ont cru mieux faire et inspirer plus facilement la confiance en s'appropriant le nom même de quelque tradition ayant réellement existé à une époque plus ou moins lointaine, et en en faisant l'étiquette d'une construction tout aussi hétéroclite que les précédentes, car, s'ils utilisent naturellement plus ou moins ce qu'ils peuvent arriver à savoir de cette tradition sur laquelle ils ont jeté leur dévolu, ils sont bien forcés de compléter ces quelques données toujours très fragmentaires, et souvent même en partie hypothétiques, en recourant à d'autres éléments empruntés ailleurs ou même entièrement imaginaires. Dans tous les cas, le moindre examen de toutes ces productions suffit à faire ressortir l'esprit spécifiquement moderne qui y a présidé, et qui se traduit invariablement par la présence de quelques-unes de ces mêmes « idées directrices » auxquelles nous avons fait allusion plus haut ; il n'y aurait donc pas besoin de pousser les recherches plus loin et de se donner la peine de déterminer exactement et en détail la provenance réelle de tel ou tel élément d'un pareil ensemble, puisque cette seule constatation montre déjà bien assez, et sans laisser place au moindre doute, qu'on ne se trouve en présence de rien d'autre que d'une contrefaçon pure et simple.

Un des meilleurs exemples qu'on puisse donner de ce dernier cas, ce sont les nombreuses organisations qui, à l'époque actuelle, s'intitulent « rosicruciennes », et qui, cela va de soi, ne manquent pas d'être en contradiction les unes avec les autres, et même de se combattre plus ou moins ouvertement, tout en se prétendant également représentantes d'une seule

et même « tradition ». En fait, nous pouvons donner entièrement raison à chacune d'elles, sans aucune exception, quand elle dénonce ses concurrentes comme illégitimes et frauduleuses ; et il arrive souvent que, dans ces disputes, d'autant plus curieuses qu'elles se produisent dans des milieux où l'on ne fait que parler sans cesse de « fraternité universelle », on voit apparaître au jour des documents véritablement bien édifiants sur le compte des unes et des autres ! Quoi qu'il en soit, il n'y eut assurément jamais autant de gens pour se dire « rosicruciens », si ce n'est même « Rose-Croix », que depuis qu'il n'en est plus d'authentiques ; nous ajouterons même que ce phénomène du « pseudo-rosicrucianisme » constitue en réalité une des meilleures preuves que ces désignations, ainsi que la forme spéciale à laquelle elles étaient attachées, ne sont plus en usage dans aucune initiation ayant gardé jusqu'à nos jours une existence effective. En effet, s'il y avait encore quelque organisation véritablement rosicrucienne, elle aurait certainement à sa disposition les moyens nécessaires pour réduire à néant toutes ces contrefaçons, et sans avoir besoin de recourir pour cela à des dénonciations publiques ; mais il est beaucoup moins dangereux de se faire passer pour la continuation de quelque chose qui appartient entièrement au passé, surtout lorsque les démentis sont d'autant moins à craindre que ce dont il s'agit a toujours été, comme c'est le cas, enveloppé d'une certaine obscurité, si bien que sa fin n'est pas connue plus sûrement que son origine ; et qui donc, parmi le public profane et même parmi les « pseudo-initiés », peut savoir ce que fut au juste la tradition qui, pendant une certaine période, se qualifia de rosicrucienne ? Des remarques similaires s'appliqueraient aussi, disons-le en passant, à l'abus qui est fait actuellement de noms désignant certaines « personnifications », et qui furent employés autrefois par des organisations initiatiques ; dès lors que cet abus est possible, on peut en conclure que l'usage légitime a cessé d'une façon définitive. Par contre, ceci ne concerne pas un cas comme

celui de la prétendue « Grande Loge Blanche », dont, ainsi que nous l'avons fait remarquer à diverses reprises, il est de plus en plus souvent question de tous les côtés, car cette dénomination n'a jamais eu nulle part le moindre caractère authentiquement traditionnel ; si ce nom conventionnel peut servir de « masque » à quelque chose qui ait une réalité quelconque, ce n'est certes pas, en tout cas, du côté initiatique qu'il convient de le chercher.

On a assez souvent critiqué la façon dont certains relèguent les « Maîtres » dont ils se recommandent dans quelque région à peu près inaccessible de l'Asie centrale ou d'ailleurs ; c'est là, en effet, un moyen assez facile de rendre leurs assertions invérifiables, mais ce n'est pas le seul, et l'éloignement dans le temps peut aussi, à cet égard, jouer un rôle exactement comparable à celui de l'éloignement dans l'espace. Aussi d'autres n'hésitent-ils pas à prétendre se rattacher à quelque tradition disparue depuis des siècles, voire même depuis des milliers d'années ; il est vrai que, à moins qu'ils n'osent aller jusqu'à affirmer que cette tradition s'est perpétuée pendant tout ce temps d'une façon si secrète et si bien cachée que nul autre qu'eux n'en peut découvrir la moindre trace, cela les prive de l'avantage appréciable de revendiquer une filiation directe et continue, qui n'aurait même plus ici l'apparence de vraisemblance qu'elle peut avoir encore lorsqu'il s'agit d'une forme somme toute récente comme l'est la tradition rosicrucienne ; mais ce défaut paraît n'avoir qu'assez peu d'importance à leurs yeux, car ils sont tellement ignorants des véritables conditions de l'initiation qu'ils s'imaginent volontiers qu'un simple rattachement « idéal » peut tenir lieu d'un rattachement effectif ; nous avons déjà suffisamment expliqué ce qu'il en est, à propos de la transmission initiatique, pour n'avoir pas à insister de nouveau sur ce point. Il est d'ailleurs bien clair qu'une tradition se prêtera d'autant mieux à toutes les « reconstitutions » fantaisistes qu'elle est plus complètement perdue et oubliée, et qu'on sait moins à quoi

s'en tenir sur la signification réelle des vestiges qui en subsistent, et auxquels on pourra ainsi faire dire à peu près tout ce qu'on voudra ; chacun n'y mettra naturellement que ce qui sera conforme à ses propres idées ; sans doute n'y a-t-il pas d'autre raison que celle-là à chercher pour rendre compte du fait que la tradition égyptienne est tout particulièrement « exploitée » sous ce rapport, et que tant de « pseudo-initiés » d'écoles très diverses lui témoignent une prédilection qui ne se comprendrait guère autrement. Nous devons préciser, pour éviter toute fausse application de ce que nous disons ici, que ces remarques ne concernent aucunement les références à l'Egypte ou autres choses du même genre qui peuvent parfois se rencontrer aussi dans certaines organisations initiatiques, mais qui y ont uniquement un caractère de « légendes » symboliques, sans aucune prétention à se prévaloir en fait de semblables origines ; nous ne visons que ce qui se donne pour une restauration, valable comme telle, d'une tradition ou d'une initiation qui n'existe plus, restauration qui d'ailleurs, même dans l'hypothèse impossible où elle serait en tout point exacte et complète, n'aurait encore d'autre intérêt en elle-même que celui d'une simple curiosité archéologique.

Nous arrêterons là ces considérations, car cela suffit amplement pour faire comprendre ce que sont, d'une façon générale, toutes ces contrefaçons « pseudo-initiatiques » de l'idée traditionnelle : un mélange plus ou moins cohérent, plutôt moins que plus, d'éléments en partie empruntés et en partie inventés, le tout étant dominé par les conceptions anti-traditionnelles qui sont le propre de l'esprit moderne, et ne pouvant par conséquent servir en définitive qu'à répandre ces conceptions en les faisant passer pour traditionnelles, c'est-à-dire pour tout le contraire de ce qu'elles sont en réalité, sans parler de la tromperie qui consiste à donner pour « initiation » ce qui n'a qu'un caractère purement profane, pour ne pas dire « profanateur ». Si l'on faisait remarquer après cela, comme une sorte de circonstance atténuante,

qu'il y a presque toujours là-dedans, malgré tout, quelques éléments dont la provenance est réellement traditionnelle, nous répondrons ceci : toute imitation, pour se faire accepter, doit naturellement prendre au moins quelques-uns des traits de ce qu'elle simule, mais c'est bien là ce qui en augmente encore le danger ; le mensonge le plus habile et aussi le plus funeste, n'est-il pas précisément celui qui mélange de façon inextricable le vrai avec le faux, s'efforçant ainsi de faire servir celui-là au triomphe de celui-ci ?

RENÉ GUÉNON.

LE MYSTÈRE
DU
BOROBOUDOUR

Au centre de Java se dresse le Boroboudour, chef-d'œuvre de l'art indo-javanais, construit dit-on au IXe siècle ap. J.-C. et qui était resté jusqu'ici une énigme indéchiffrée pour les archéologues occidentaux. M. Paul Mus, ancien élève de l'Ecole française d'Extrême-Orient, vient de rompre le mystère dans une série, non close, de remarquables articles qui vont nous offrir un prétexte pour donner à notre précédent résumé de l'esthétique hindoue traditionnelle (1), déficient au point de vue architectural, un très utile complément. M. Mus commence par remarquer que l'échec de ses devanciers vient de leur refus d'accepter une explication symbolique de l'art, de leur méfiance à l'égard de la métaphysique. Les archéologues s'obstinent à chercher dans la technique même du monument le secret de sa construction, alors que dans l'esprit des architectes hindou ou javanais la technique est aux ordres des idées et des principes. Chez eux le maçon se double toujours d'un initié.

On s'explique assez que les archéologues occidentaux ne s'occupent que des « faits » à l'exclusion de toute métaphysique, attitude apparemment louable chez des gens qui ne la comprennent pas. Malheureusement le refus de la métaphysique en est déjà une, inconsciente et redoutable. C'est faire de la mauvaise métaphysique que de prétendre l'ignorer en étudiant des civilisations dont elle est la clef, où elle explique tout. Les soi-disant « faits » auxquels se tiennent, comme ils

1. Voir *Les Principes de l'Art Hindou*, dans " Le Voile d'Isis ", août-septembre 1935. Les articles de M. Mus ont paru depuis trois ans dans le Bulletin de l'Ecole.

disent, les savants occidentaux sont déjà des abstractions aussi arbitraires que les « idées » quand on les limite à eux-mêmes. Le seul *fait*, vrai et complet, doit correspondre à la conception que s'en faisaient ses auteurs et doit réunir dans son unité les différents points de vue auquel il peut prétendre, y compris le plus important, le point de vue métaphysique.

Je n'aurais pas cité ces pertinentes remarques, si elles n'émanaient pas d'un brillant élève de notre enseignement officiel. Espérons que M. Paul Mus n'aura pas à se repentir de son audace et de sa perspicacité.

L'auteur entreprend de nous démontrer que le Boroboudour, comme toute architecture traditionnelle, est une représentation monumentale de l'espace et du temps, ou plutôt de l'espace-temps, puisque les Hindous et les Chinois n'ont, pas plus que M. Einstein, jamais séparé l'une de l'autre notion.

Le Boroboudour est un schéma cosmologique. Mais il n'est pas que cela. Nous verrons que cette représentation — M. Mus ne l'a pas dit clairement et son analyse mêle constamment les divers plans d'explication — possède aussi et surtout un symbolisme initiatique.

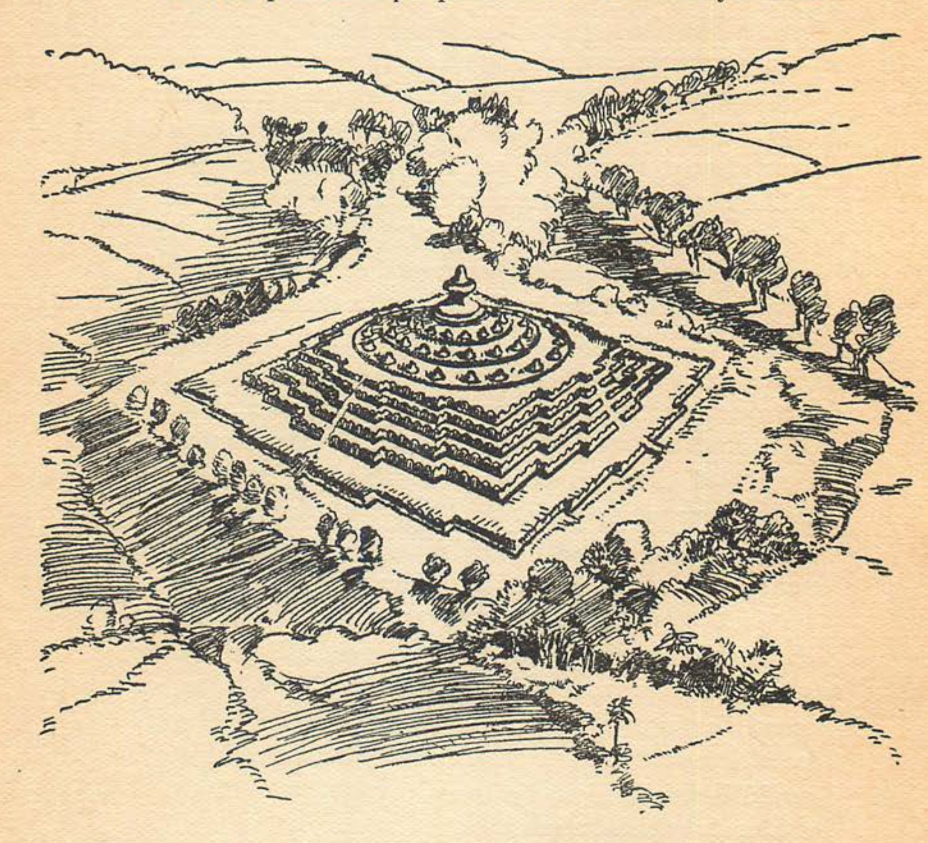
Le monument apparaît sous des aspects très différents suivant la façon dont on l'aborde, même au point de vue le plus matériel. Pour qui l'atteint à travers la forêt équatoriale et l'aperçoit de loin en élévation et en profil, le Boroboudour semble un large tumulus de forme hémisphérique, à l'aspect écrasé, de trente et un mètres de haut sur cent onze mètres de large. On se croit en présence d'un de ces innombrables *stupa* bouddhiques, qui depuis Açoka ont couvert l'Inde et les pays voisins de culture indienne.

Si, au contraire, on aborde le monument par en haut, comme vu en avion dans son plan, on constate que ce plan dessine un véritable *yantra* (1). La base est formée de cinq

1. M. Heinrich Zimmer avait déjà signalé cette analogie dans un chapitre de son livre : *Kunstform und Yoga im indischen Kultbild* (Berlin, 1926) qu'il intitule : « Le Boroboudour, un mandala dynamique de la fusion unitive ». Mais ce chapitre est très sommaire en comparaison des mille pages que M. Mus a déjà consacrées à son sujet favori.

étages de plates-formes carrées à décrochements (1), surmontées de trois étages de degrés circulaires, le tout couronné par un *dagoba* central à claires-voies qui contient un grand Bouddha *inachevé*.

Ce n'est plus un *stupa* que nous avons sous les yeux, un



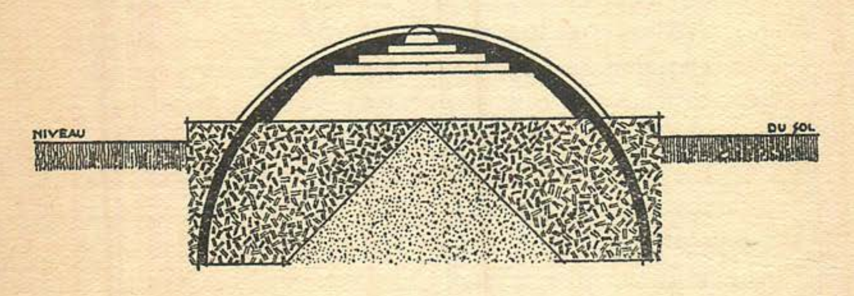
tumulus qui contient ou est supposé contenir des reliques du Bienheureux, c'est un autre type encore plus ancien ou aussi ancien de l'architecture hindoue, c'est un *prasada*, une pyramide à étages, analogue aux *ziggourat* chaldéennes, aux

1. Dans notre article cité plus haut nous donnons la reproduction d'un *Sri-Yantra*, qui peut donner une idée du plan du Boroboudour.

pyramides d'Egypte (1), un *phnom* comme on dit en langue khmer, c'est-à-dire un temple-montagne qui doit être assimilé au Mérou (2).

Enfin pour qui l'aborde par l'intérieur, je veux dire grâce aux fouilles qui ont été faites, le résultat n'est pas moins caractéristique. On a constaté que l'ensemble était absolument plein et qu'au-dessous du niveau du sol se cachait une première assise de terrasse inférieure, entièrement couverte de sculptures figurant le monde des passions humaines et infernales.

Ainsi se précise cet étonnant ensemble, que l'on peut consi-



SCHEMA COSMOLOGIQUE DU BARABUDUR

dérer architecturalement comme un *stupa* enveloppant un *prasada*. Le *stupa* rond figure le ciel, la base carrée ensevelie figure la terre. Entre les deux s'étagent les divers degrés du *prasada*, du monde intermédiaire, de la pyramide représentant le monde manifesté autour de l'axe du Mérou, visible au sommet par le *dagoba* central qui remplace l'ancien *harmika* céleste.

Si, de profil, le Boroboudour est rond et carré de plan, on ne

1. On sait que les premières pyramides égyptiennes comportaient des degrés. La plus ancienne conservée est la pyramide à degrés du roi Djeser (IIIe Dynastie) qui se trouve à Saqqarah, dont le nom est curieusement proche de la *ziggourat* chaldéenne.

2. Sur le Mérou on peut lire le livre de J. B. F. Obry, *le Berceau de l'humanité* selon les Indiens, les Perses et les Hébreux, 1858. Un autre chapitre est consacré à l'Alborj des Perses et un troisième à l'Eden des Hébreux.

peut voir ensemble ses divers aspects, pas plus que ses assises, ni le Mérou terrestre enseveli dans le blocage. Rien ne trahit au dehors ce qui en fait la valeur spirituelle. Les quatre faces sont aveugles derrière la ligne indéfinie des 436 Bouddhas. Mais au dedans se cache un Boroboudour profusément illustré. Non seulement, comme nous l'avons dit, la base est ornée de scènes représentant le monde des passions, mais quatre kilomètres de frises sculptées ornent, à l'aide des scènes des *jataka* bouddhiques, les deux côtés des galeries fermées que constituent chaque étage des Cinq terrasses carrées. Chaque terrasse est un chemin horizontal, un monde clos, une assise cosmique qui étend son amplitude dans les quatre directions de l'espace, mais d'où l'ascension aux étages et aux mondes supérieurs paraît impossible, à supposer que leur existence soit connue au niveau immédiatement inférieur.

Quatre escaliers cependant, au centre des quatre faces de la pyramide, montent directement de la base au sommet. Mais il faut en connaître d'avance l'emplacement, tellement ils sont étroits et raides, tellement les portes qui, à chaque étage, y donnent accès sont habilement dissimulées. Elles paraissent des fentes surnaturelles, comme celles qui, dans les récits hindous ou chinois, s'ouvrent comme des cavernes au flanc des montagnes sacrées et d'où sort quelquefois une musique céleste (1). C'est d'ailleurs cette difficulté d'y pénétrer que symbolise en partie le blocage du Boroboudour intérieur, plein en fait, mais idéalement creux.

On n'épuise pas les significations multiples d'un pareil monument qui est, pourrait-on dire, à la suite de Saint-Yves d'Alveydre, un véritable *archéomètre*. C'est le spécimen le plus complet de l'architecture orientale. Esquissons cependant quelques correspondances. Il existe au *stupa* des antécédents: l'autel et la sépulture védiques, l'autel surtout, que l'on

1. C'est à ce symbolisme de la montagne et de la caverne que se rapporte la parabole chinoise que j'ai citée à la fin de mon article : *Paysages taoïstes* (« Voile d'Isis », juin 1935).

trouve à l'origine de toute l'architecture hindoue. « A l'origine, dit la *Chandogya-Upanishad* tout l'univers n'était que non-être. Il devint l'être. Il se développa. Un œuf se forma. Il demeura tel un an. Alors il s'ouvrit. Des deux moitiés de la coque l'une était d'argent, l'autre d'or ».

L'hémisphère d'argent est la terre, l'hémisphère d'or est le ciel, que sépare le souffle créateur de la lumière cosmique, le germe d'Hiranyagarbha, auquel est suspendu toute la manifestation formelle (1). L'hémisphère du *stupa* est un symbole de l'œuf du monde, de la bulle cosmique, du pôle d'or céleste comme l'était l'ancien autel védique.

Ce symbolisme repose sur une première identification de l'autel védique avec le monde lui-même. L'autel, avec ses 10.000 briques, est un petit cosmos. Qu'on nous entende. L'autel, pas plus que le *stupa*, n'est une figure du monde, mais le monde *lui-même* dans une figure. Le sacrifice humain, qui était un des rites védiques de construction, fixait l'âme cosmique dans l'édifice sous la forme mortelle du microcosme, d'une réplique humaine de Purusha, puisque tout homme est un reflet et une hypostase de la vie cosmique. Son corps, et par conséquent sa tombe, symbole de sa survie, représente l'univers dans un corps de substitution.

De tout temps on a associé le temple, l'autel et le tombeau. Encore aujourd'hui les églises catholiques sont obligatoirement construites autour d'un autel qui contient non moins obligatoirement, soit le corps, soit les reliques d'un saint.

L'ancien autel, le *stupa* plus récent, sont donc les prototypes de toute construction humaine, temple, tombeau, maison et du corps humain lui-même. Autour de l'autel et du

1. Ce symbolisme est identique aux plus anciennes conceptions et représentations de la cosmologie égyptienne. Le ciel est figuré par une femme au corps courbé en arc, reposant sur la pointe de ses orteils et de ses doigts, tandis que son ventre étoilé forme la voûte céleste. C'est la déesse Nout (ou Nouit) que Shou, dieu de l'air et du souffle de l'esprit représenté par un oiseau, sépare violemment de son frère jumeau et époux Geb, dieu de la terre étendu sous elle. De nombreuses statuettes préhistoriques représentant l'union des sexes dans la même pose à laquelle les archéologues attribuent tantôt une intention obscène, tantôt la révélation d'une société à prédominance matriarcale (?), possèdent la même signification cosmologique.

stupa s'étendent aussi bien les points cardinaux qui commandent l'espace que les saisons qui commandent le temps. Toute construction n'a de vérité et de réalité que par cette correspondance avec l'univers, visible et invisible.

Ces rapports se préciseront si, au lieu de considérer l'aspect de *stupa* que le Boroboudour profile sur le ciel, on envisage son corps même par quoi il tient au sol, son caractère de *prasada*, de pyramide à degrés. Sans reprendre le bel article que notre ami F. Schuon a consacré au symbolisme de la pyramide et auquel nous renvoyons (1), on peut dire que le Boroboudour avec ses huit étages et ses huit directions (4 côtés et 4 angles) offre l'image de l'octave du monde, des huit stades de la réalité et des huit états du monde subtil (2).

Comme le Boroboudour est rigoureusement orienté, son symbolisme spatial se transforme immédiatement en symbolisme temporel, ainsi qu'il arrive à l'autel védique, assimilé par les Brahmanas à l'année, puisque le long de l'un et de l'autre s'accomplissent les rites et les jours, images des cycles.

L'ordre complet du monde, la procession des orients visités par le soleil dans sa course apparente, le cycle du temps matérialisé dans l'espace, constituent la loi, le *dharma*, rendu visible au centre géographique, politique et religieux du pays.

C'est en effet au centre de l'empire javanais que le Boroboudour a été construit, comme les épopées nous disent que la ville de Pataliputra (l'actuelle Patna) a été construite sur l'emplacement même du Mérou (3).

1. *Réflexions sur le symbolisme de la pyramide*, dans " Le Voile d'Isis " de février 1934.

2. Il faut remarquer ici l'équivalence qui existe entre les deux systèmes de division en sept (septénaire) et en huit (octave). L'exemple de l'astrologie le fera comprendre. Le huitième degré qui paraît manquer à la correspondance des sept planètes se retrouve soit en bas, en comptant l'état inférieur terrestre (assimilé le plus souvent à la sphère lunaire et appelé pour cela sublunaire), soit en haut (et c'est la règle générale) en comptant la sphère du premier mobile, comme on le voit chez Morin de Villefranche.

Tout système septénaire comporte sa correspondance astrologique. Ainsi les étages du Boroboudour trouvent leur équivalence dans les sept enceintes des villes hindoues, par exemple de Divapavati ou dans celles d'Ecbatane dont Hérodote nous dit que chacune était d'une couleur différente en correspondance avec un cycle planétaire.

3. D'après la tradition chinoise une capitale ne mérite ce nom que si elle

Ainsi l'autel, le temple, la ville, le royaume, le monde, le Mérou impliquent leurs images mutuelles au même centre. Le monde s'orne lui-même de ses propres répliques, comme l'année est faite de la répétition des jours. Du haut du Mérou coulent quatre fleuves issus d'une même source et symbolisés au Boroboudour par les quatre escaliers des façades. Ils descendent vers les quatre points cardinaux, qui donnent à la terre sa fixité et constituent ses points d'attache avec le ciel. Le Mérou est le pôle spirituel de l'univers, le lieu où le soleil peut effectuer une révolution complète autour de la terre sans descendre au-dessous de l'horizon.

Cette illumination permanente est un des liens accessoires du symbolisme polaire et du symbolisme solaire. Mais ce qu'il faut éviter, et ce que M. Mus n'a pas toujours fait, c'est de prendre la signification cosmique et métaphysique du Boroboudour pour un symbolisme solaire et royal. Il y a dans ce monument l'explicitation d'un ordre supérieur au devenir et au temps. La course du soleil est un des reflets cycliques de cet ordre, comme le Boroboudour en est l'image architecturale.

Le symbolisme ultime du Boroboudour est surnaturel et se rapporte à l'échelle des états de l'être et aux différents degrés d'initiation. C'est ce que les sculpteurs ont exprimé dans les prodigieux ensembles qui se déploient le long des balustrades intérieures des cinq terrasses carrées représentant le monde subtil, le ciel encore visible. Ces sculptures illustrent les innombrables *jataka* bouddhiques, les vies antérieures du Bouddha et la procession indéfinie des existences.

Les trois terrasses supérieures, rondes, c'est-à-dire relatives à un monde non orientable, représentent le ciel invisible. Elles sont nues, sans balustrades, sans sculptures et seulement ponctuées de place en place par un des 72 *dagoba* contenant chacun le même Bouddha serein et impersonnel.

possède un *Ming t'ang*, qui est une prérogative souveraine et la marque d'un pouvoir solidement établi. C'est une *Maison du Calendrier*, où l'on doit voir un abrégé de l'Univers. Edifiée sur une base carrée comme la terre, cette maison doit être couverte d'un toit de chaume, rond comme le ciel.

Le pèlerin qui accomplissait la *pradakshina*, le tour des balustrades et l'ascension des terrasses, s'élevait peu à peu d'un monde confus à un monde plus serein et subissait, bien plus encore que le voyageur contemporain qui, pourtant, l'éprouve inconsciemment, l'emprise voulue et consciente d'une spiritualité progressive. Il quittait peu à peu l'étonnante et vertigineuse mêlée de la *roue de vie* sculptée aux flancs des galeries et parvenait à l'horizon dégagé et apaisant des terrasses hautes, jusqu'au Bouddha du sommet, inachevé à dessein dans son *dagoba* à claires-voies. Cette ébauche de chef-d'œuvre, dans sa fruste grandeur, représentait et représente encore l'impossibilité d'exprimer le stade suprême et de rien achever en ce monde terrestre, la difficulté de parvenir à cet état de *chakravartin*, de « monarque universel », celui du sage parfait, qui, placé au centre de la roue cosmique, la met en mouvement par sa seule et invisible présence.

ELIE LEBASQUAIS.

---

xaire copte contient réellement un jour où l'on célèbre la fête du saint Cynocéphale.

La palme, dans l'iconographie chrétienne, est l'un des attributs habituels des martyrs, mais l'arbre entier ne figure guère que sur les images des solitaires de la Thébaïde et dans les représentations du Christ. L'arbre entier ou la palme accompagnait toutes les images d'Anubis dont il était, avec la tête de chien, l'attribut le plus caractéristique. Sur de vieilles images russes, saint Christophe est encore représenté avec une tête d'animal et une espèce de tunique militaire qui accompagne un grand manteau, dont l'un des côtés est relevé sur l'épaule. Il tient d'une main la croix, de l'autre l'épée ou la lance. C'est, à peu de chose près, le le costume habituel d'Anubis. L'analogie est donc frappante et comme le culte d'Anubis dura, dans l'empire romain, jusqu'au IVe siècle et en Egypte beaucoup plus tard, il se pourrait que les images du saint aient été inspirées par celle du dieu.

La plupart des images postérieures au XIIe siècle, en Occident, représentent Christophe portant l'enfant-Dieu sur ses épaules. Il n'existe pas de figure d'Anubis portant un enfant, mais certaines gemmes antiques le montrent portant un *bélier*. Par contre, deux divinités grecques, qui ont d'étroits rapports avec Anubis, portent un dieu-enfant sur le bras ou sur l'épaule : Hermès et Héraclès. Si Hermès est souvent représenté portant Dionysos, Héraclès a été représenté portant Eros, tantôt agenouillé, tantôt marchant incliné, afin de montrer qu'il est écrasé par le dieu-enfant qui porte le globe étoilé. On le reconnaît à la massue qu'il porte à la main et qui a reverdi, tout comme le bâton de Christophe. P. Saintyves montre, d'autre part, l'étroite parenté qui existait entre Héraclès et Anubis qui avaient souvent un temple et un culte commun.

Mais que signifiait Anubis ? Plutarque, le prêtre d'Apollon, va nous le dire :

« Le Dieu qui fait connaître les substances célestes et

qui est la raison de ce qui se passe dans les régions d'en haut, s'appelle Anubis et quelquefois Hermanubis. Le premier nom désigne les relations de Dieu avec le monde supérieur le second avec l'inférieur. »

De tout cela, P. Saintyves conclut que l'imagerie de saint Christophe a emprunté à Hermès et à Héraclès l'enfant divin, à Héraclès et à Anubis le palmier, à Anubis la tête de chien et le costume militaire.

P. Saintyves rappelle aussi l'immense popularité du culte de saint Christophe, invoqué contre tous les périls, au point qu'il était admis, d'un temps immémorial, que voir la statue du saint ou son image était une garantie assurée contre tous les périls de la journée. Cette conviction était si générale qu'en Carinthie une loi militaire de 1517 obligeait les soldats à réciter tous les jours un *pater* en regardant l'image de saint Christophe. Il eut une basilique à Ravennes dès 743, et une église à Reims au temps de saint Remi ; un grand nombre d'églises lui furent consacrées. Cependant, plusieurs grandes statues du saint, placées à la porte de certaines églises, furent détruites, dans le cours du XVIIIe siècle, par ordre du chapitre. Quelle était la raison de cette décision qui peut paraître surprenante ? P. Saintyves nous le dit : il paraît que le peuple en était arrivé à croire que la vue quotidienne de la statue du saint garantissait contre une mauvaise mort, sans qu'il fut nécessaire de recevoir les sacrements. Concurrence ruineuse, apparemment, et qui explique l'espèce d'ombre qui a entouré cette dévotion à partir d'une certaine époque. Il est d'ailleurs incontestable que les masses populaires tombent facilement dans l'abus dès qu'il s'agit d'un culte très répandu et très simple.

P. Saintyves touche encore à beaucoup d'autres points, sur lesquels nous avons dû passer pour ne pas trop allonger cet article ; nous renvoyons le lecteur à cette brochure fort intéressante en faisant simplement encore quelques remarques que suggère cette question.

* * *

Le peuple ne se préoccupe pas des origines d'un culte et les questions qui divisent les hagiographes le laissent profondément indifférent. Lorsqu'il s'adresse à un saint, une seule chose lui importe car il est essentiellement réaliste : c'est d'être exaucé. S'il l'est, le culte se perpétue indéfiniment, sinon il s'atrophie et se perd au bout de quelques siècles et c'est pour cela qu'il y a, dans le Panthéon de sainteté, tant de saints dont on ne parle plus. La persistance du culte de saint Christophe durant tant de siècles et ses manifestations encore actuelles, semblent démontrer que son intervention fut et demeure efficace. On ne saurait l'expliquer par une sorte d'illusion collective qui aurait donné l'illusion du succès à tant de millions d'hommes appartenant à tant de races différentes. Cette fidélité des masses ne s'expliquerait pas non plus par l'hypothèse des « fêtes saisonnières », bonne, tout au plus, à satisfaire les « folk-loristes ». Il faut quelque chose de plus pour obtenir les suffrages millénaires des hommes et, ce quelque chose, c'est, tout simplement, l'efficace.

Si cette efficacité explique la perpétuité du culte, ses transformations nous paraissent bien plus intéressantes encore et, à ce sujet, on peut se demander si l'histoire que raconte le Ménologue grec ne va pas un peu plus loin qu'on ne le suppose d'ordinaire. Est-ce qu'elle ne signifierait pas qu'il y a eu, à un moment donné, c'est-à-dire lors de l'expansion du christianisme, un transfert réfléchi et voulu d'une force spirituelle, dont le vocable fut adapté à sa nouvelle destination tout en conservant les attributs essentiels qui la caractérisaient, afin qu'elle fût reconnaissable, car ce n'est qu'à cette condition que le culte pouvait se perpétuer dans une nouvelle forme de civilisation, tout en conservant sa signification profonde et primordiale.

Dans ce cas, il ne s'agirait plus ici d'un saint, au sens

habituel du terme, mais de tout autre chose, et la légende du saint, qu'elle soit fondée ou non, n'aurait plus grande importance puisqu'elle ne servirait que de support à une influence spirituelle beaucoup plus importante.

Auriger a déjà fait remarquer que sur certaines images saint Christophe est entouré des signes du Zodiaque. Joint à la grandeur exceptionnelle de ses statues, ce fait ne pourrait-il pas signifier que cette même influence s'étend à tout l'univers ? Les Egyptiens faisaient fréquemment des figures divines de proportions énormes ; en 1750 on a découvert à Porta une statue colossale d'Anubis ; Hermès et Héraclès en eurent de pareilles. Etait-ce, simplement, pour qu'elles fussent vues de loin, suivant l'explication très terre à terre, qui en a été donnée, comme d'ailleurs pour saint Christophe ?

D'autre part, P. Saintyves nous dit que les hagiographes ne savent comment expliquer les deux serpents placés, parfois, au pied de la statue du saint. L'explication en est pourtant facile si l'on admet la parenté qui existe effectivement entre Christophe, Hermès et Anubis. L'attribut le plus caractéristique d'Hermès n'est-il pas le caducée où s'enroulent deux serpents, symboles des forces duelles produisant la vie et la mort, par un pouvoir unique en son principe, double dans sa manifestation ? Hermès est habituellement représenté comme le messager des dieux. Il joue donc, comme Anubis, un rôle d'intermédiaire entre le monde céleste et le monde terrestre. On l'a aussi identifié au Thot égyptien (1).

Hermès est un allié d'Osiris et d'Horus, il est le dieu mesureur, régulateur ; il est la règle, la rectitude, il est le maître des paroles divines, le dieu des lettres, le maître des secrets, il est « *Celui qui ouvre le chemin* ». Il est la raison détermi-

1. Plutarque, *Isis et Osiris* (trad. Mario Meunier) " Hermès est le Dieu Thot ".
" Le cynocéphale lui était consacré (à Hermès). Si on l'a peint parfois comme Anubis, sous la figure d'un chien, c'est qu'on le regardait comme le portier et le gardien des cieux. Ce dieu présidait à l'ouverture des temps et des années ".
"Hermès est Thot, le Dieu de la raison, de la mesure et du verbe " pp. 50 et suiv.

nante et le Verbe créateur dans la théogonie égyptienne. Que de choses il y aurait à dire à ce sujet... que de rapprochements à faire !

Si deux serpents s'enroulent autour du caducée, un seul serpent s'enroule autour du bâton d'Esculape (Asklépios, fils d'Apollon) qui devint fils d'Hermès, un seul, celui qui représente la force bénéfique et qui est lié à l'idée même de vie. Or, c'est encore un trait de commun avec Anubis, qui, sur certaines figures tient un serpent dans la main droite ; le corps du serpent s'enroule autour de son bras tandis que sa tête se dresse au-dessus de son épaule, comme si l'on avait voulu figurer ce que nous pourrions appeler aujourd'hui, par une réminiscence biblique, un « serpent d'airain » dont la vue aurait eu, par elle-même un pouvoir guérisseur.

Enfin Auriger a déjà fait remarquer, dans l'article précité, que, même, au point de vue alchimique, l'histoire de saint Christophe est très significative, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on veut bien en rapprocher ce qui vient d'être dit au sujet de ses lointaines origines. Bien avant nous, les hermétistes du moyen âge les avaient déjà comme indiquées dans les sculptures de l'oratoire de Bourges qu'Auriger a signalées.

Il y a donc un monde de choses sous-jacentes dans l'histoire de ce saint, qui est resté parmi nous comme le témoin d'une puissance qui ne peut ni passer ni vieillir, parce qu'elle est éternelle.

E. G. Diricq.

LE TOMBEAU D'HERMÈS

Ce que nous disons d'autre part sur certaines entreprises « pseudo-initiatiques », et aussi ce que nous avons dit déjà le mois dernier à propos de quelques livres récents, peut faire comprendre facilement les raisons pour lesquelles nous sommes fort peu tenté d'aborder des questions touchant plus ou moins directement à l'ancienne tradition égyptienne. Nous pouvons encore, à ce propos, ajouter ceci : le fait même que les Egyptiens actuels ne se préoccupent aucunement des recherches concernant cette civilisation disparue suffirait à montrer qu'il ne peut y avoir à cela, au point de vue qui nous intéresse, aucun bénéfice effectif ; s'il en était autrement, en effet il est bien évident qu'ils n'en auraient pas abandonné en quelque sorte le monopole à des étrangers, qui d'ailleurs n'en ont jamais fait rien de plus qu'une affaire de simple érudition. La vérité est que, entre l'Egypte antique et l'Egypte actuelle, il n'y a qu'une coïncidence géographique, sans la moindre continuité historique ; aussi la tradition dont il s'agit est-elle encore plus complètement étrangère, dans le pays où elle exista jadis, que le Druidisme ne l'est pour les peuples qui habitent aujourd'hui les anciens pays celtiques ; et le fait qu'il en subsiste des monuments beaucoup plus nombreux ne change rien à cet état de choses. Nous tenons à bien préciser ce point une fois pour toutes, afin de couper court à toutes les illusions que se font trop facilement à cet égard ceux qui n'ont jamais eu l'occasion d'examiner les choses de près ; et, en même temps, cette remarque détruira encore plus complètement les prétentions des « pseudo-initiés » qui, tout en se recommandant de l'antique Egypte, voudraient donner à entendre qu'ils se rattachent à quelque chose qui subsiste-

rait en Egypte même ; nous savons d'ailleurs que ceci n'est point une supposition purement imaginaire, et que certains, comptant sur l'ignorance générale, en quoi ils n'ont malheureusement pas tout à fait tort, poussent effectivement leurs prétentions jusque-là.

Cependant, en dépit de tout cela, il arrive que nous nous trouvons presque dans l'obligation de donner, dans la mesure du possible, quelques explications qui nous ont été demandées de divers côtés en ces derniers temps, par suite de l'incroyable multiplication de certaines histoires fantastiques dont nous avons dû parler quelque peu en rendant compte des livres auxquels nous faisions allusion tout à l'heure. Il faut dire, du reste, que ces explications ne se rapporteront pas en réalité à la tradition égyptienne elle-même, mais seulement à ce qui la concerne dans la tradition arabe ; il y a là tout au moins, en effet, quelques indications assez curieuses, et qui sont peut-être susceptibles de contribuer malgré tout à éclairer certains points obscurs, bien que nous n'entendions aucunement exagérer l'importance des conclusions qu'il est possible d'en tirer.

Nous avons fait remarquer précédemment que, en fait, on ne sait pas réellement à quoi a pu servir la Grande Pyramide, et nous pourrions aussi bien dire la même chose des Pyramides en général ; il est vrai que l'opinion la plus communément répandue veut y voir des tombeaux, et, sans doute, cette hypothèse n'a rien d'impossible en elle-même ; mais, d'un autre côté, nous savons aussi que les archéologues modernes, en vertu de certaines idées préconçues, s'efforcent volontiers de découvrir des tombeaux partout, même là où il n'y en eut jamais la moindre trace, et cela n'est pas sans éveiller en nous quelque méfiance. En tout cas, on n'a jamais, jusqu'ici, trouvé aucun tombeau dans la Grande Pyramide ; mais, même s'il y en avait un, l'énigme ne serait pas encore entièrement résolue par là, car, évidemment, cela n'exclurait pas qu'elle ait pu avoir en même temps d'autres usages, plus importants même peut-être, comme

peuvent en avoir eu aussi certaines autres Pyramides qui, elles, ont bien servi de tombeaux ; et il est possible encore que, comme certains l'ont pensé, l'utilisation funéraire de ces monuments ait été plus ou moins tardive, et que telle n'ait pas été leur destination primitive, au temps même de leur construction. Si cependant on objecte à cela que certaines données anciennes, et d'un caractère plus ou moins traditionnel, sembleraient confirmer qu'il s'agit bien de tombeaux, nous dirons ceci, qui peut sembler étrange au premier abord, mais qui pourtant est précisément ce que tendraient à faire admettre les considérations qui vont suivre : les tombeaux en question ne doivent-ils pas s'entendre en un sens purement symbolique ?

En effet, il est dit par certains que la Grande Pyramide serait le tombeau de Seyidna Idris, autrement dit du Prophète Hénoch, tandis que la seconde Pyramide serait celui d'un autre personnage qui aurait été le Maître de celui-ci, et sur lequel nous aurons à revenir ; mais, présentée de cette façon et prise au sens littéral, la chose renfermerait un absurdité manifeste, puisque Hénoch ne mourut pas, mais fut enlevé vivant au Ciel ; comment donc pourrait-il avoir un tombeau ? Il ne faudrait cependant pas trop se hâter de parler ici, à la mode occidentale, de « légendes » dépourvues de fondement, car voici l'explication qui en est donnée ; ce n'est pas le corps d'Idris qui fut enterré dans la Pyramide, mais sa science ; et, par là, certains comprennent qu'il s'agit de ses livres ; mais quelle vraisemblance y a-t-il à ce que des livres aient été enfouis ainsi purement et simplement, et quel intérêt cela aurait-il pu présenter à un point de vue quelconque (1) ? Il serait beaucoup plus plausible, assurément, que le contenu de ces livres ait été gravé en caractères hiéroglyphiques à l'intérieur du monument ; mais, malheureusement pour une telle supposition, il ne se trouve précisément dans la Grande Pyra-

1. Il est à peine besoin de faire remarquer que le cas de livres déposés rituellement dans un véritable tombeau est tout différent de celui-là.

mide ni inscriptions ni figurations symboliques d'aucune sorte (1). Alors, il ne reste plus qu'une seule hypothèse acceptable : c'est que la science d'Idris est bien vraiment cachée dans la Pyramide, mais parce qu'elle se trouve incluse dans sa structure même, dans sa disposition extérieure et intérieure et dans ses proportions ; et tout ce qu'il peut y avoir de valable dans les « découvertes » que les modernes ont faites ou cru faire à ce sujet ne représente en somme que quelques fragments infimes de cette antique science traditionnelle.

Cette interprétation s'accorde d'ailleurs assez bien, au fond, avec une autre version arabe de l'origine des Pyramides, qui en attribue la construction au roi antédiluvien Surîd : celui-ci, ayant été averti par un songe de l'imminence du Déluge, les fit édifier selon le plan des sages, et ordonna aux prêtres d'y déposer les secrets de leurs sciences et les préceptes de leur sagesse. Or on sait qu'Hénoch ou Idris, antédiluvien lui aussi, s'identifie à Hermès ou Thoth, qui représente la source de laquelle le sacerdoce égyptien tenait ses connaissances, puis, par extension, ce sacerdoce lui-même en tant que continuateur de la même fonction d'enseignement traditionnel ; c'est donc bien toujours la même science sacrée qui, de cette façon encore, aurait été déposée dans les Pyramides (2).

D'un autre côté, ce monument destiné à assurer la conservation des connaissances traditionnelles, en prévision du cataclysme, rappelle encore une autre histoire assez

1. Sur tout cela encore, on rencontre parfois des assertions singulières et plus ou moins complètement fantaisistes ; ainsi, dans l'*Occult Magazine* organe de la *H. B. of L.*, nous avons relevé une allusion aux " 78 lames du Livre d'Hermès, qui gît enterré dans une des Pyramides " (nº de décembre 1885, p. 87) ; il s'agit manifestement ici du Tarot, mais celui-ci n'a jamais représenté un Livre d'Hermès, de Thoth ou d'Hénoch que dans certaines conceptions très récentes, et il n'est " égyptien " que de la même façon que le sont les Bohémiens à qui on a aussi donné ce nom.

2. Une autre version encore, non plus arabe, mais copte, rapporte l'origine des Pyramides à Shedîd et Sheddâd, fils d'Ad ; nous ne savons trop quelles conséquences on pourrait en tirer, et il ne semble pas qu'il y ait lieu d'y attacher une très grande importance, car, à part le fait qu'il s'agit ici de " géants ", on ne voit pas quelle intention symbolique elle pourrait bien recouvrir.

connue, celle des deux colonnes élevées, suivant les uns précisément par Hénoch, suivant les autres par Seth, et sur lesquelles aurait été inscrit l'essentiel de toutes les sciences ; et la mention qui est faite ici de Seth nous ramène au personnage dont la seconde Pyramide est dite avoir été le tombeau. En effet, si celui-ci fut le Maître de Seyidna Idris, il ne peut avoir été autre que Seyidna Shîth, c'est-à-dire Seth, fils d'Adam ; il est vrai que d'anciens auteurs arabes le désignent par les noms, étranges en apparence, d'*Aghatîmûn* et d'*Adhîmûn* ; mais ces noms ne sont visiblement que des déformations du grec *Agathodaimôn*, qui, se rapportant au symbolisme du serpent envisagé sous son aspect bénéfique, s'applique parfaitement à Seth, ainsi que nous l'avons expliqué en une autre occasion (1). La connexion particulière qui est établie ainsi entre Seth et Hénoch est encore très remarquable, d'autant plus que l'un et l'autre sont aussi mis en rapport, d'autre part, avec certaines traditions concernant un retour au Paradis terrestre, c'est-à-dire à l'« état primordial », et par suite avec un symbolisme « polaire » qui n'est pas sans avoir quelque lien avec l'orientation des Pyramides ; mais ceci est encore une autre question, et nous noterons seulement en passant que ce fait, impliquant assez clairement une référence aux « centres spirituels », tendrait à confirmer l'hypothèse qui fait des Pyramides un lieu d'initiation, ce qui, d'ailleurs, n'aurait été en somme que le moyen normal de maintenir « vivantes » les connaissances qui y avaient été incluses, aussi longtemps du moins que subsisterait cette initiation.

Nous ajouterons encore une autre remarque : il est dit qu'Idris ou Hénoch écrivit de nombreux livres inspirés, après qu'Adam lui-même et Seth en avaient déjà écrit

1. Voir notre article sur *Sheth* (nº d'octobre 1931), et aussi des notes sur Sheth, précisément à propos des Pyramides, de notre collaborateur P. Genty (nº de janvier 1927). L'*Agathodaimôn* des Grecs est souvent identifié aussi à Kneph, représenté également par le serpent, et en connexion avec l' " Œuf du Monde ", ce qui se réfère toujours au même symbolisme ; quant au *Kakodaimôn*, aspect maléfique du serpent, il est évidemment identique au Set-Typhon des Egyptiens.

d'autres (1) ; ces livres furent les prototypes des livres sacrés des Egyptiens, et les « Livres hermétiques » plus récents n'en représentent en quelque sorte qu'une « réadaptation », de même aussi que les divers « Livres d'Hénoch » qui sont parvenus sous ce nom jusqu'à nous. D'autre part, les livres d'Adam, de Seth et d'Hénoch devaient naturellement exprimer respectivement des aspects différents de la connaissance traditionnelle, impliquant une relation plus spéciale avec telles ou telles sciences sacrées, ainsi qu'il en est toujours pour l'enseignement transmis par les divers Prophètes. Il pourrait être intéressant, dans ces conditions, de se demander s'il n'y aurait pas quelque chose qui corresponde d'une certaine façon à ces différences, en ce qui concerne Hénoch et Seth, dans la structure des deux Pyramides dont nous avons parlé, et même aussi, peut-être, si la troisième Pyramide ne pourrait pas alors avoir de même quelque rapport avec Adam, puisque, bien que nous n'ayons rencontré nulle part aucune allusion explicite à ceci, il serait, somme toute, assez logique de supposer qu'elle doive compléter le ternaire des grands Prophètes antédiluviens (2). Bien entendu, nous ne pensons nullement que ces questions soient de celles qui sont susceptibles d'être résolues actuellement ; du reste, tous les « chercheurs » modernes se sont pour ainsi dire « hypnotisés » à peu près exclusivement sur la Grande Pyramide, bien que, après tout, elle ne soit pas tellement plus grande que les deux autres, en réalité, que la différence en soit très frappante ; et, quand ils assurent, pour justifier l'importance exceptionnelle qu'ils lui attribuent, qu'elle est la seule qui soit exactement orientée, peut-être ont-ils le tort de ne pas réfléchir que certaines variations dans l'orientation pourraient bien

1. Les nombres indiqués pour ces livres varient, et, dans bien des cas, ils peuvent être uniquement des nombres symboliques ; ce point n'a d'ailleurs qu'une importance assez secondaire.

2. Il va de soi que ceci ne veut point dire que la construction des Pyramides doive leur être littéralement attribuée, mais seulement qu'elle a pu constituer une " fixation „ des sciences traditionnelles qui leur sont rapportées respectivement.

n'être pas dues simplement à quelque négligence des constructeurs, mais refléter précisément quelque chose qui se rapporte à différentes « époques » traditionnelles ; mais comment pourrait-on s'attendre à ce que des Occidentaux modernes aient, pour les diriger dans leurs recherches, des notions tant soit peu justes et précises sur des choses de ce genre (1) ?

Une autre observation qui a aussi son importance, c'est que le nom même d'Hermès est loin d'être inconnu à la tradition arabe (2) ; et faut-il ne voir qu'une « coïncidence » dans la similitude qu'il présente avec le mot *Haram* (au pluriel *Ahrâm*), désignation arabe de la Pyramide, dont il ne diffère que par la simple adjonction d'une lettre finale qui ne fait point partie de sa racine ? Hermès est appelé *El-muthalleth bil-hikam*, littéralement « triple par la sagesse » (3), ce qui équivaut à l'épithète grecque *Trismegistos*, tout en étant plus explicite, car la « grandeur » qu'exprime cette dernière n'est, au fond, que la conséquence de la sagesse qui est l'attribut propre d'Hermès (4). Cette « triplicité » a d'ailleurs encore une autre signification, car elle se trouve parfois développée sous la forme de trois Hermès distincts : le premier, appelé « Hermès des Hermès » (*Hermes El-Harâmesah*), et considéré comme antédiluvien, est celui qui s'identifie proprement à Seyidna Idris ; les deux autres, qui seraient postdiluviens, sont l' « Hermès Babylonien » (*El-Bâbelî*) et l' « Hermès Egyptien »

1. L'idée que la Grande Pyramide diffère essentiellement des deux autres semble être très récente ; on dit que le Khalife El-Mamûn, voulant se rendre compte de ce que contenaient les Pyramides, décida d'en faire ouvrir une ; il se trouva que ce fut la Grande Pyramide, mais il ne semble pas qu'il ait pensé qu'elle devait avoir un caractère absolument spécial.

2. A côté de la forme correcte *Hermes*, on trouve aussi, chez certains auteurs, la forme *Armîs*, qui en est évidemment une altération

3. *Hikam* est le pluriel de *hikmah*, mais les deux formes du singulier et du pluriel sont également employées avec le sens de " sagesse ".

4. Il peut être curieux de remarquer que le mot *muthalleth* désigne aussi le triangle, car on pourrait, sans trop forcer les choses, y trouver quelque rapport avec la forme triangulaire des faces de la Pyramide, qui a dû être déterminée aussi " par la sagesse " de ceux qui en établirent les plans, sans compter que le triangle se rattache par ailleurs, au symbolisme du " Pôle " et, à ce dernier point de vue, il est bien évident que la Pyramide elle-même n'est en somme qu'une des images de la " Montagne sacrée ".

(*El-Miçrî*) ; ceci paraît indiquer assez nettement que les deux traditions chaldéenne et égyptienne auraient été dérivées directement d'une seule et même source principale, laquelle, étant donné le caractère antédiluvien qui lui est reconnu, ne peut guère être autre que la tradition atlantéenne (1).

Quoi qu'on puisse penser de toutes ces considérations, qui sont assurément aussi éloignées des vues des égyptologues que de celles des modernes investigateurs du « secret de la Pyramide », il est permis de dire que celle-ci représente véritablement le « tombeau d'Hermès », car les mystères de sa sagesse et de sa science y ont été cachés de telle façon qu'il est certainement bien difficile de les y découvrir (2).

René Guénon.

1. Il est facile à comprendre que tout ceci se situe, en tout cas, assez loin déjà de la Tradition primordiale ; et il serait d'ailleurs bien peu utile de désigner spécialement celle-ci comme la source commune de deux traditions particulières, puisqu'elle est nécessairement celle de toutes les formes traditionnelles sans exception. — On pourrait, d'autre part, conclure de l'ordre d'énumération des trois Hermès, pour autant qu'il semble avoir quelque signification chronologique, à une certaine antériorité de la tradition chaldéenne par rapport à la tradition égyptienne.

2. Pendant que nous en sommes à ce sujet, nous signalerons encore une autre fantaisie moderne : nous avons constaté que certains attribuent une importance considérable au fait que la Grande Pyramide n'aurait jamais été achevée ; le sommet manque en effet, mais tout ce qu'on peut dire de sûr à cet égard, c'est que les plus anciens auteurs dont on ait le témoignage, et qui sont encore relativement récents, l'ont toujours vue tronquée comme elle l'est aujourd'hui. De là, à prétendre que ce sommet manquant correspond à la " pierre angulaire „ dont il est parlé en divers passages de la Bible et de l'Evangile, il y a vraiment bien loin, d'autant plus que, d'après des données beaucoup plus authentiquement traditionnelles, la pierre en question serait, non point un " pyramidion „, mais bien une " clef de voûte „ (*Keystone*), et, si elle fut " rejetée par les constructeurs „, c'est que ceux-ci, n'étant initiés qu'à la *Square Masonry*, ignoraient les secrets de l'*Arch Masonry*. — Chose assez curieuse, le sceau des Etats-Unis figure la Pyramide tronquée, au-dessus de laquelle est un triangle rayonnant qui, tout en étant séparé, et même isolé par le cercle de nuages qui l'entoure, semble en quelque sorte en remplacer le sommet ; mais il y a encore dans ce sceau dont certaines organisations " pseudo-initiatiques „ cherchent d'ailleurs à tirer parti d'une façon quelque peu suspecte, d'autres détails qui sont au moins bizarres ; ainsi, le nombre des assises de la Pyramide, qui y est de treize, est dit correspondre à celui des tribus d'Israël (en comptant séparément les deux demi-tribus des fils de Joseph), et ceci n'est peut-être pas tout à fait sans rapport avec les origines réelles de certaines divagations contemporaines sur la Grande Pyramide, tendant, comme nous l'avons déjà dit précédemment, à faire de celle-ci, pour des fins plutôt obscures, une sorte de monument " judéo-chrétien „.

LES LIVRES

Ananda K. Coomaraswamy and Duggirala Gopalakrishnayya. *The Mirror of Gesture, being the Abhinaya Darpana of Nandikeshwara, translated into English, with introduction and illustrations.* (E. Weyhe, New-York.) – Ce livre est la traduction d'un ancien traité hindou sur l'art du théâtre et de la danse (l'un et l'autre sont désignés, en sanscrit, par le même mot *nâtya*) ; il s'agit ici, bien entendu, d'un art strictement traditionnel, dont l'origine est rapportée à *Brahmâ* lui-même et au début du *Trêta-Yuga*. Tout y a une signification précise, et, par conséquent, rien ne saurait être abandonné à la fantaisie individuelle ; les gestes (surtout les *mudrâs* ou signes formés par la position des mains) constituent un véritable langage hiératique, qu'on retrouve d'ailleurs dans toute l'iconographie hindoue. Aussi ce traité doit-il, dans l'intention de ses traducteurs, être considéré avant tout comme « une illustration des principes généraux d'un art de la communication par gestes, et de tout art traditionnel et normal » ; d'ailleurs, « la division moderne de la vie en compartiments étanches et indépendants est une véritable aberration, et les arts traditionnels d'un peuple ne sont pas une sorte d'excroissance, mais font partie intégrante de sa vie ». A la fin du volume se trouvent de très belles planches reproduisant des exemples empruntés à la sculpture et à la peinture, ainsi que la figuration d'un certain nombre d'attitudes et de *mudrâs*, qui facilite grandement l'intelligence du texte.

Ananda K. Coomaraswamy and A. Graham Carey. *Patron and Artist, Pre-Renaissance and Modern.* (Wheaton College Press, Norton, Massachusetts.) — Ce livre est la réunion de deux conférences, dans la première desquelles M. Ananda K. Coomaraswamy expose *The normal view of Art*, c'est-à-dire la conception traditionnelle, telle qu'elle exista jusqu'à la Renaissance, en tant qu'elle s'oppose à la conception anormale des modernes. Suivant la vue traditionnelle, l'art implique essentiellement une connaissance, loin d'être simplement affaire de sentiment : l'œuvre d'art ne peut être vraiment « belle » que si elle est adaptée à l'usage auquel elle est destinée, et, quelle qu'elle soit d'ailleurs, c'est seulement à cette condition qu'elle peut atteindre la perfection dans son ordre ; et l'artiste ne doit point chercher à être « original », mais à être « vrai ». Nous citerons, comme tout spécialement intéressant à notre point de vue, ce passage concernant les initiations de métier : « L'objet de toutes les initiations est, par la transmission d'une impulsion spirituelle, de stimuler dans l'individu

le développement de ses propres possibilités latentes. L'enseignement initiatique rattache l'activité caractéristique de l'individu, manifestée extérieurement dans sa vocation, à un ordre universel, intérieurement intelligible; l'artisan initié travaille, non plus simplement à la surface des choses, mais en accord conscient avec un modèle cosmique qu'il s'attache à réaliser. Un tel enseignement s'appuie sur la vocation et en même temps réagit sur elle, lui donnant une signification plus profonde que celle qui peut s'attacher au simple talent; la vocation devient le type d'une activité ayant des prolongements et des correspondances dans tous les domaines, non seulement matériels, mais aussi intellectuels, et même en Dieu, qui, en tant que Son acte est conçu comme une création *per artem*, est l'exemplaire de tout ouvrier humain. De cette façon, la tradition affirme que les œuvres d'art sont des imitations, non pas d'autres choses, mais de formes conçues dans l'esprit de l'artiste et qui, à leur tour, doivent être, dans la mesure où ses pouvoirs le permettent, à la ressemblance des raisons éternelles. » — Le sujet de la conférence de M. Graham Carey est *Liberty and Discipline in the four artistic essentials* ; ces quatre choses essentielles sont le but que se propose l'activité artistique, la matière sur laquelle elle s'exerce, les outils ou instruments qu'elle emploie, et enfin l'idée ou l'image à laquelle elle se conforme (on peut remarquer que ceci correspond aux quatre « causes » d'Aristote). La thèse de l'auteur est que, suivant la conception traditionnelle, l'artiste était soumis à des règles strictes quant aux trois premiers points, mais libre à l'égard du quatrième, tandis que, en ce qui concerne l'art moderne, la situation a été exactement renversée. Il examine en détail quelques tentatives qui lui paraissent susceptibles de favoriser un retour à l'ordre normal ; et, en terminant, il insiste sur le fait que l'intention artistique, procédant du désir de donner, est à l'opposé de l'intention commerciale, qui procède du désir d'acquérir, si bien que toute « commercialisation » est contraire à l'esprit même de l'art.

André Duboscq. *Unité de l'Asie*. (Editions Unitas, Paris.) — Bien que ce petit livre ait un caractère surtout politique dans sa plus grande partie, il contient un aveu qu'il n'est pas sans intérêt d'enregistrer : l'auteur, en effet, reconnaît assez nettement que la « spiritualité » se trouve du côté oriental et qu'elle fait défaut au monde occidental actuel ; il est vrai qu'il n'en persiste pas moins à se solidariser visiblement avec ce monde dépourvu de spiritualité, ce qui est encore un exemple des contradictions dont est coutumière la mentalité contemporaine ! Si d'autre part, il trouve de l' « intellectualité » en Europe, paraissant ainsi vouloir l'opposer à la « spiritualité », c'est qu'il est vraiment bien peu difficile sur la qualité de ce qu'il appelle « intellectuel » ; quand donc arrivera-t-on à comprendre que l'intellectualité véritable n'a rien de commun avec la basse rationalité appliquée à la réalisation de fins purement matérielles ? Quant à l'affirmation que « l'Asie est une », elle nous paraît quelque peu exagérée ; ce qui est vrai, c'est que

les diverses civilisations orientales sont comparables entre elles par la présence de principes d'ordre spirituel, alors qu'il n'y a rien de tel dans le cas de la civilisation occidentale moderne ; mais, de là à une unité réalisée en fait et pouvant se manifester jusque dans les domaines les plus extérieurs, comme l'est celui de la politique, il y a assez loin... ouloir inclure la Russie dans la prétendue « unité de l'Asie » est encore bien plus contraire à toute réalité, car, ici, on ne retrouve rien de la spiritualité orientale ; et nous nous étonnons qu'on puisse avoir l'idée de s'appuyer, pour soutenir une pareille thèse, sur les déclarations de certain « parti eurasien » que personne, même parmi les Russes, n'a jamais pris au sérieux. Il est vrai que, par ailleurs, l'auteur accepte aussi à la lettre les assertions par trop « intéressées » de quelques écrivains japonais, sans parler de celles de « défenseurs de l'Occident » tels que M. Henri Massis ; tout cela n'est pas entièrement cohérent et ne témoigne pas d'un jugement parfaitement sûr. Les critiques adressées à la façon maladroite dont la Société des Nations est intervenue dans certains conflits orientaux sont apparemment plus justes (et encore est-il bien certain qu'il ne s'agisse là que de simple maladresse ?) ; mais ceci nous entraînerait sur un terrain qui n'est plus du tout le nôtre...

Sir Charles Marston. — *La Bible a dit vrai*. Version française de Luce Clarence. (Librairie Plon, Paris.) — Ce livre contient avant tout, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une excellente critique de la « critique » biblique, faisant parfaitement ressortir tout ce qu'il y a de partial dans ses méthodes et d'erroné dans ses conclusions. Il semble d'ailleurs que la position de cette « critique », qui se croyait si sûre d'elle-même, soit aujourd'hui sérieusement compromise aux yeux de beaucoup, car toutes les découvertes archéologiques récentes ne font que lui apporter des démentis ; peut-être est-ce la première fois que de telles découvertes servent enfin à quelque chose dont la portée dépasse celle de la simple érudition... Il va sans dire, d'ailleurs, que ceux qui savent vraiment ce qu'est la tradition n'ont jamais eu nul besoin de ce genre de preuves ; mais on doit reconnaître que, se basant sur des faits en quelque sorte « matériels » et tangibles, elles sont particulièrement propres à toucher l'esprit moderne, qui n'est sensible qu'aux choses de cet ordre. Nous noterons spécialement que les résultats acquis vont directement à l'encontre de toutes les théories « évolutionnistes », et qu'ils montrent le « monothéisme » aux origines mêmes, et non point comme l'aboutissement d'une longue élaboration à partir d'un soi-disant « animisme » primitif. Un autre point intéressant est la preuve de l'existence de l'écriture alphabétique à l'époque de Moïse et même antérieurement ; et des textes presque contemporains de celui-ci décrivent des rites semblables à ceux du Pentateuque, que les « critiques » prétendaient être d'institution « tardive » ; enfin, de nombreux faits historiques rapportés dans la Bible, et dont l'authenticité était contestée, se trou-

vent dès maintenant entièrement confirmés. Bien entendu, il reste encore, à côté de cela, beaucoup de points plus ou moins douteux ; et ce qui nous paraît à craindre, c'est qu'on ne veuille aller trop loin dans le sens d'un « littéralisme » étroit et exclusif qui, quoi qu'on en puisse dire, n'a absolument rien de traditionnel au vrai sens de ce mot. Il est contestable qu'on puisse parler de « chronologie biblique » quand on remonte au delà de Moïse ; l'époque d'Abraham pourrait bien être plus reculée qu'on ne le suppose ; et, pour ce qui est du Déluge, la date qu'on veut lui assigner obligerait à en réduire l'importance à celle d'une catastrophe locale et très secondaire, comparable aux déluges de Deucalion et d'Ogygès. Il faudrait aussi, quand il s'agit des origines de l'humanité, se méfier de l'obsession du Caucase et de la Mésopotamie, qui, elle non plus, n'a rien de traditionnel, et qui est née uniquement d'interprétations formulées lorsque certaines choses n'étaient déjà plus comprises dans leur véritable sens. Nous ne pouvons guère nous arrêter ici sur certains points plus particuliers ; signalons cependant ceci : comment, tout en reconnaissant que « Melchisédek a été tenu pour un personnage très mystérieux » dans toute la tradition, peut-on s'efforcer d'en faire tout simplement le roi d'une petite ville quelconque, qui d'ailleurs ne s'appelait pas Salem, mais Jébus ? Et encore, si l'on veut situer le pays de Madian au delà du golfe d'Akabah, que fait-on de la tradition suivant laquelle l'emplacement du Buisson ardent se trouve dans la crypte du monastère de Sainte-Catherine, au pied même du Sinaï ? Mais, bien entendu, tout cela ne diminue en rien la valeur des découvertes réellement importantes, qui iront sans doute encore en se multipliant, d'autant plus que leur début ne remonte en somme qu'à une dizaine d'années ; et nous ne pouvons que conseiller la lecture de cet exposé clair et consciencieux à tous ceux qui souhaitent de trouver des arguments contre la « critique » destructive et antitraditionnelle. Nous sommes seulement obligé, pour terminer, de formuler une « mise en garde » à un autre point de vue : l'auteur semble compter sur la « métapsychique » moderne pour expliquer ou tout au moins pour faire admettre les miracles, le don de prophétie, et en général les rapports avec ce qu'il appelle assez malencontreusement l' « Invisible » (un mot dont les occultistes de toute catégorie n'ont que trop usé et abusé) ; il n'est d'ailleurs pas seul dans ce cas, et nous avons constaté récemment d'autres exemples d'une semblable tendance ; c'est là une fâcheuse illusion, et il y a même de ce côté un danger d'autant plus grand qu'on en a moins conscience ; il ne faudrait pas oublier que les « ruses diaboliques » prennent toutes les formes, suivant les circonstances, et témoignent de ressources presque inépuisables !

Gabriel Trarieux d'Egmont. *Le Thyrse et la Croix*. (Editions Adyar, Paris.) Nous retrouvons ici l'étonnante confiance dans les « sources » théosophistes et occultistes que nous avons déjà notée, il y a quelque temps, dans un autre ouvrage du même

auteur, il s'y ajoute encore, cette fois, des enseignements « rosicruciens » dus à un « guide » anonyme qui ne laisse pas de nous être passablement suspect, pour les raisons que nous exposons d'autre part à propos du « pseudo-rosicrucianisme » moderne. Il résulte de tout cela, notamment en ce qui concerne le « Mystère du Christ », quelque chose qui, naturellement, ressemble beaucoup aux théories « messianiques » des théosophistes, mais encore aggravé en quelque sorte par le mélange des autres éléments que nous venons de mentionner; certains passages donnent une impression vraiment inquiétante... Quant à l'histoire de l'ésotérisme chrétien, telle qu'elle est présentée ici, elle tend à confondre constamment cet ésotérisme avec l' « hérésie » et avec les « sectes » ; nous nous sommes assez souvent attaché précisément à dissiper cette confusion pour n'avoir pas à insister de nouveau sur tout ce qu'il y a d'erroné dans une pareille façon d'envisager les choses. Bien entendu, quand on en vient aux temps actuels, on retrouve encore les interventions de la « Grande Loge Blanche », l'avènement de l' « ère du Verseau », et autres choses qui ne nous sont que trop connues ; aussi, quand l'auteur parle « des Pouvoirs ténébreux qui nous mènent et de leurs perspicaces méthodes », ne peut-on qu'exprimer très sincèrement le regret qu'il soit si loin de faire preuve d'une perspicacité égale à la leur et de discerner leur action partout où elle s'exerce véritablement ! — Nous ne voulons pas relever certaines erreurs de références, mais il en est pourtant une qui nous touche d'un peu trop près pour que nous n'en disions rien : Mgr. R. H. Benson a écrit un livre intitulé : *Le Maître du Monde*, et non pas *Le Roi du Monde* ; comme d'ailleurs c'est de l'Antéchrist qu'il s'agit là, et comme ce dont nous parlons dans notre propre livre sur *Le Roi du Monde* est d'un caractère tout opposé, une semblable méprise est extrêmement fâcheuse ; jusqu'ici, il ne s'était encore trouvé que les gens de la *R. I. S. S.* pour confondre, beaucoup moins involontairement du reste, le « Roi du Monde » avec le « Prince de ce Monde » !

ALFRED SAGE. *Une Science de l'Ordre est cachée dans le Monde des Nombres.* (Librairie Emile Nourry, Paris.) — L'auteur s'est proposé, dit-il, de présenter « une science nouvelle, très simple et très utile », et, assurément, la notion de l'ordre ne fait que trop défaut, à notre époque, dans tous les domaines ; mais, en fait, nous trouvons surtout dans son livre des considérations à base d'arithmétique ordinaire, les unes presque enfantines, d'autres compliquées par une terminologie inaccoutumée, et quelques-unes même contestables, impliquant certaines méprises sur la nature de la correspondance qui existe entre l'arithmétique et la géométrie. Il est exact que « la quantité est beaucoup plus générale que le nombre », mais c'est parce que celui-ci n'est en réalité qu'un de ses modes, alors que l'auteur semble l'entendre tout autrement. Il y a aussi des vues un peu étranges sur « l'Absolu qui se pose par rapport au relatif », et qui se définit comme « l'Unité de l'Ordre et de la Vie en soi » ; cela n'a certes rien à voir avec l'Absolu

métaphysique ; admettons que c'est de la philosophie, ce qui permet de dire à peu près tout ce qu'on veut... Ce qui est assez étonnant encore, c'est qu'on puisse écrire tout un volume sur l'ordre sans prononcer une seule fois le mot de « hiérarchie » ; est-ce parti pris ou simple distraction ? Quoi qu'il en soit, et bien que l'auteur indique quelques applications, notamment à la musique et à la chimie (et, à propos de musique, il transforme curieusement le « mode mixte » en « mode myste », ce qui fait l'effet d'un assez mauvais jeu de mots), il ne ressort de tout cela rien de bien net ni de bien satisfaisant au fond, et nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il faudrait tout autre chose pour remettre effectivement un peu d'ordre dans l'esprit de nos contemporains...

René Guénon.

Tajima (R.). *Etude sur le Mahâvairocana-sûtra (Dainichikyô)* avec la traduction commentée du premier chapitre (Paris, Adrien Maisonneuve, 1936).

Il existe en français peu de travaux importants sur le Bouddhisme japonais, et notamment sur l'école Shingon à laquelle appartient M. Tajima ; aussi tous les étudiants des doctrines orientales seront-ils intéressés par l'ouvrage que nous offre aujourd'hui l'éditeur Adrien Maisonneuve à qui nous devons déjà, entre autres choses, la publication de la traduction française du *Bardo Thödol*. Le *Mahâvairocana-sûtra*, appelé au Japon *Dainichikyô* (de *Dainichi*, le « Grand Illuminateur »), appartient au Bouddhisme *Mahâyânâ*, très différent, on le sait, du Bouddhisme primitif, et est l'ouvrage le plus représentatif de ce qu'on nomme au Japon « l'ésotérisme pur » ; sa mise au jour est rapportée à Nâgârjuna, soit qu'on admette que ce texte lui ait été révélé directement par le Buddha Vairocana dans son « corps » de *Dharmakâya*, soit qu'on admette qu'il ait été trouvé par le même personnage dans le « *stûpa* de fer » dans l'Inde méridionale, qui est symboliquement le grand *stûpa* du Cœur originel dont les portes s'ouvrirent pour Nâgârjuna ».

M. Tajima nous fait d'abord connaître l'école Shingon (en sanscrit *mantra*) fondée par l'illustre Kôbô Daishi, dont le Japon a célébré en 1934 le onzième centenaire, son canon, les traditions relatives à ses patriarches, puis les développements ultérieurs de cette école dans ses deux branches : Kogi et Shingi. L'auteur montre la place prédominante qu'y tient le *Dainichikyô* dont Kôbô Daishi a, en somme, tiré toute sa doctrine. Après une étude historique sur les diverses versions de ce texte, nous arrivons à la partie centrale du livre de M. Tajima : la traduction intégrale du premier chapitre de cet ouvrage fondamental, chapitre « concernant l'avènement de Mahâvairocana à l'état de Buddha, ses transformations surnaturelles et ses grâces miraculeuses ». Il s'agit de l'accès à la discipline du Shingon « qui installe l'être dans le cœur de *Bodhi* ». Ce texte très synthétique, comme il est d'usage en Extrême-Orient, est élucidé dans une analyse doctrinale qui fait appel aux meilleurs commentaires. Le traducteur donne

ensuite un résumé des trente autres chapitres du *Dainichikyô* qui sont relatifs au rituel, aux *mantras,* aux *mûdras,* aux *mandalas* et aux procédés de méditation, et l'on ne peut que regretter la brièveté de ce résumé. Là s'arrête la partie de l'ouvrage accessible au grand public, mais les documents qui suivent lui confèrent une valeur plus considérable encore aux yeux de ceux qui se sont attachés à l'étude des textes du « Grand Véhicule » : une bibliographie très étendue fournit toutes les références désirables sur les documents chinois, japonais et thibétains relatifs au *Mahâvairocana-Sûtra*, ainsi que sur les ouvrages chinois et japonais concernant les doctrines Shingon en général. En appendice, nous trouvons la reproduction photographique du texte chinois et du texte thibétain du premier chapitre du *Sûtra*; enfin trois index : sanscrit, thibétain et sino-japonais contribuent encore à faire de ce livre un précieux instrument de travail. Il est vraiment à souhaiter que l'accueil fait à ce volume encourage l'éditeur à publier prochainement le travail élaboré par M. Tajima sur les principes doctrinaux des deux grands *mandalas* de Shingon.

MARCEL CLAVELLE.

AVIS IMPORTANT

Nous apprenons l'existence d'un groupement qui s'intitule: « Groupe universaliste d'*Études Traditionnelles* ». Nous tenons à préciser que la revue « *ÉTUDES TRADITIONNELLES* » n'a rien de commun avec le dit groupe. Nous profitons de cette circonstance pour rappeler à nos lecteurs que notre revue ne patronne, ne recommande et n'encourage *aucun groupement quel qu'il soit*.

LA RÉDACTION.

LES REVUES

— Dans *Archiv Orientalni* de Prague (vol. VII), M. Amanda K. Coomaraswamy a publié une note sur l'*Ashwamêdha* dans laquelle il fait admirablement ressortir l'erreur de ceux qui introduisent des idées et des sentiments tout modernes dans l'interprétation des textes vêdiques, attribuant ainsi, par exemple, leurs propres façons de penser « naturalistes » aux anciens à qui elles étaient étrangères, ce qui les amène à méconnaître complètement le vrai sens de symboles tels que les symboles sexuels qui se rencontrent dans certains rites sacrificiels. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que, « dans un ordre social traditionnel, ce qui est correct ou non n'est pas déterminé par le sentiment, comme il l'est dans notre milieu antitraditionnel, mais par la connaissance », et que « la règle y est établie métaphysiquement par ce qui fut fait par les Dieux au commencement » et dont les rites sont une image analogique. Le symbolisme de l'*Ashwamêdha*, contrairement à ce qu'ont prétendu divers orientalistes, se rattache très directement à la doctrine du *Rig-Vêda* et à celle des *Upanishads*, qui sont d'ailleurs en parfait accord avec toutes les autres traditions orthodoxes sur l'union *ab intra* des principes complémentaires dans l' « Identité Suprême », aussi bien que sur tout autre point essentiel.

— Le nº de septembre d'*Atlantis* est intitulé *Traditions celtiques et américaines* ; en fait, c'est surtout un recueil de notes, d'extraits et de comptes rendus divers se rapportant plus ou moins directement à ces deux sujets. A propos d'un des extraits qui y sont reproduits, nous avons constaté, en ce qui concerne les monuments mégalithiques, une curieuse illusion que nous avions déjà remarquée d'autre part chez quelques-uns des « mesureurs » de la Grande Pyramide : on effectue les mesures en mètres, et, des nombres ainsi obtenus, on pense pouvoir déduire certaines conséquences, comme si l'on s'imaginait que le système métrique a dû être en usage de toute antiquité !

— Dans les *Archives de Trans* (nº d'août-septembre), M. J. Barles, continuant les études sur *Le schisme maçonnique anglais de 1717* dont nous avons déjà parlé, complète les indications qu'il avait données précédemment sur la biographie de Desaguliers. D'autre part, il publie un document qui, pense-t-il, est de nature à permettre de résoudre affirmativement la question controversée de l'initiation maçonnique de Napoléon Ier : c'est le procès-verbal d'une cérémonie qui eut lieu à la Loge

d'Alexandrie (Italie) en 1805, et, effectivement, Napoléon y est qualifié de Maçon à plusieurs reprises ; mais nous connaissions déjà divers autres documents du même genre, et nous savons qu'ils ne suffisent point à convaincre certains historiens... Dans le nº d'octobre, M. Barles, reproduisant notre précédent compte rendu, soulève sur deux points des objections auxquelles nous devons apporter une réponse. D'abord, il est bien exact que de nombreux protestants français étaient réfugiés à Londres au début du XVIIIe siècle, mais, à l'exception de Desaguliers, rien n'indique qu'ils aient jamais été Maçons, et on ne voit pas en quoi la présence de milliers de profanes, quelle que soit d'ailleurs leur situation sociale, pourrait influer directement sur des événements qui relèvent proprement du domaine initiatique. Ensuite, en ce qui concerne l'incendie des archives de la Loge de Saint-Paul, il est vraisemblable que la responsabilité n'en doive pas être attribuée à Payne, ni peut-être même à Desaguliers ; mais est-il bien sûr qu'on puisse en dire autant d'Anderson, personnage beaucoup plus sujet à caution à bien des points de vue ?

— Dans le *Speculative Mason* (nº d'octobre), la suite de l'étude intitulée *Preparation for death of a Master Mason* indique comme seconde source de connaissance le « Livre de la Nature » considéré comme symbolisant les réalités de l'ordre spirituel, avec des exemples empruntés au rituel. — Une notice historique est consacrée aux *Hammermen* d'Ecosse, corporation qui comprenait tous les métiers ayant le marteau pour outil principal. — Notons également la fin de l'article déjà signalé sur la *Mark Masonry*, montrant que celle-ci n'est pas, comme on l'a souvent prétendu, un simple développement du grade de Compagnon ; et celle des « réflexions sur les *Landmarks* », dont l'auteur semble ne pas se rendre compte que ce qui est susceptible de modification ne saurait par là même être compté comme *Landmark*, ni que l'admission des femmes est interdite par le caractère même de l'initiation maçonnique, ou encore que l'existence des hauts grades n'a pas à être autorisée par des *Landmarks* qui concernent exclusivement la Maçonnerie symbolique, et qui par conséquent ne peuvent que les ignorer.

— Dans le *Symbolisme* (nº d'octobre), Oswald Wirth intitule son article *Soyons humains*, ce qui, dans sa pensée, veut dire qu'il ne faut être que cela ; mais, de ce qu'il y a des « problèmes insolubles » pour lui, a-t-il le droit de conclure qu'ils le soient également pour tous ? Quant à son « adaptation » de la Trinité chrétienne au « Dieu-Humanité », comment ne voit-il pas que des choses de ce genre ne se prêtent que trop facilement à être exploitées par certains adversaires ? — « Diogène Gondeau » essaie de parler de *La Râja-Yoga*, qu'il ne connaît, hélas ! qu'à travers certaines élucubrations théosophistes, ainsi que le titre même suffirait d'ailleurs à le montrer. — Sur *Les Mystères et les épreuves souterraines*, G. Persigout expose des considérations qui ne sont pas sans intérêt,

mais qui, par leur caractère trop « mêlé », pourraient donner lieu de nouveau aux mêmes critiques que nous avons déjà formulées à propos de ses précédentes études.

René Guénon.

— Nous avons reçu le nº d'août-septembre 1936 de la revue *Nasza Przyszlosc* (« Notre avenir ») publiée à Varsovie. Ce nº contient un article intitulé *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, et qui est un compte rendu de l'ouvrage de M. René Guénon, dont il donne une analyse assez détaillée.

— Le journal *Slowo* (« La Parole »), édité en polonais à Vilno, a publié le 15 octobre un assez long article (*Odpowiedz p. Mosdorfowi*, « Réponse à M. Mosdorf »), où l'on trouve exposée la conception traditionnelle de l'art. L'auteur de l'article J. Odmieniec, traite en particulier du symbolisme, du Compagnonnage, des « rythmes » architecturaux, de la décadence de l'art résultant de la perte des connaissances initiatiques, du sens du mot « tradition ». Il oppose ensuite l'Europe du Moyen Age, synthétisée dans la Chrétienté et l'Empire, à l'Europe moderne, composée de nationalités en lutte les unes contres les autres, et il donne un aperçu de l'organisation hiérarchique — sociale et spirituelle — du Moyen Age.

— Dans le nº d'octobre de la *Deutsche Rundschau*, publiée à Berlin et qui est une des principales revues allemandes, nous relevons trois courtes études sur la personne ou sur des œuvres de trois écrivains très différents, mais tous plus ou moins anti-modernes : Donoso Cortès, Christopher Dawson et le Dr Alexis Carrel. L'article concernant le Dr Carrel, qui est dû à M. Rudolf Pechel, évoque les dangers que font aujourd'hui courir à l'humanité la « civilisation technique » et une connaissance incomplète de l'homme ; il se termine par une sorte d'appel à l'élite spirituelle et morale de l'humanité, auquel la fin de l'article du *Slowo* dont nous venons de parler se trouve assez curieusement faire écho.

André Préau.

— L'abondance des matières dans le numéro de novembre n'a pas permis de publier intégralement nos comptes rendus des articles du *Mercure de France* que nous reprenons donc ce mois-ci. Le numéro du 15 septembre de cette revue nous offre, sous le titre *La valeur de l'acte*, un chapitre d'un nouveau volume en préparation de M. Ludovic de Gaigneron, auteur de *Vers la Connaissance interdite* dont notre confrère, M. René Allar a entretenu nos lecteurs le mois dernier. M. de Gaigneron s'élève ici contre la « religion de l'acte » à laquelle sacrifient nos contemporains ; il fait toucher du doigt, pour ainsi dire, l'esclavage de l'homme moderne, jouet d'une activité dont il n'est plus le maître : « Pour pénible qu'il soit à ses débuts, son effort tournera en facilité qui sollicite, puis en

volupté qui asservit. Son activité devient alors ivresse, sa fièvre une seconde nature. Le moyen s'est substitué au dessein... Qu'est donc devenu l'homme d'action ? Un rouage de sa propre machine ». L'auteur indique ensuite le remède en quelques lignes : « Sur le plan de l'Etre, les réformes effectives sont celles qui *transforment* par passage au delà. Or, se transformer ainsi, c'est coopérer à d'autres influences que celles du monde des formes, puisque, par elles, nous le dépassons. Jouets de l'illusoire, nous en pouvons jouer : telle est la limite de notre liberté précaire. Aussi bien, rentrer dans l'ordre consiste-t-il à découvrir notre propre réalité, à mettre nos énergies *accidentelles* en commun avec l'Acte essentiel, à chercher l'Un derrière l'innombrable ». Nous ne pouvons que souscrire à une telle conclusion, puisque précisément nous nous efforçons ici de montrer toujours « l'Un derrière l'innombrable ».

— Enfin, le *Mercure de France* du 15 octobre, nous apporte une copieuse étude de M. Paul Vulliaud sur *La légende messianique de Sabbataï Zebi.* C'est au point de vue historique plutôt que doctrinal que M. Vulliaud s'est placé ici, et après avoir évoqué les remarquables figures de David Reubeni, de Salomon Molcho (le héros du *Juif du Pape* d'Edmond Fleg), d'Isaac Luriah, et l'atmosphère du centre kabbalistique de Safed en Palestine, l'auteur retrace l'étrange destinée du smyrniote Sabbataï Zebi, le plus célèbre des « faux Messies » et qui finit, comme l'on sait par entrer dans l'Islam. Il apparaît bien que Sabbataï Zebi dont la bonne foi ne semble pas devoir être mise en doute, initié tout jeune — trop jeune peut-être — aux mystères de la Kabbale, ait réalisé des états psychiques qui lui donnèrent l'illusion d'être parvenu à un état spirituel très élevé et d'être appelé à répondre à l'espérance d'Israël. Il faut dire — et cela peut expliquer bien des choses — que Sabbataï Zebi, né en 1626, se trouvait en 1648 à la période où l'intelligence se forme, et qu'il régnait à cette époque une sorte d'attente générale dans le monde judéo-chrétien : des rabbins avaient calculé que le grand événement de la délivrance s'accomplirait en 1648, et certains groupements chrétiens attendaient alors « pour une heure prochaine l'inauguration par Jésus-Christ du règne de mille ans dont il est parlé dans l'Apocalypse ». — « Cette date (de 1648) est caractéristique dans les affaires de ce monde », écrit M. Vulliaud, et cette concordance n'est sans doute pas la moindre singularité de cette étonnante équipée messianique qui réussit à influencer jusqu'aux spéculations boursières de l'époque !

— Dans la revue *Æsculape* d'octobre, signalons un article du Dr J. Herber sur la *Vierge enceinte de Valence*, illustré d'une curieuse gravure sur bois ornant une brochure populaire espagnole et figurant *Nuestra Senhora de la Esperanza* : une vierge enceinte reposant sur le croissant lunaire et portant sur le ventre un soleil rayonnant, symbole de l'Enfant divin.

— Dans le même numéro, une étude de M. Charbonneau-Lassay sur *Les cœurs d'envoûtement*, qui est en quelque sorte la contre-partie des beaux travaux de l'auteur sur le Cœur du Christ. Ici, « le cœur n'apparaît point en tant que centre et foyer d'amour, mais comme point vulnérable accessible aux incantations magiques » et d'autant plus important à atteindre qu'il est le siège de la vitalité.

— Dans le nº de juillet-août des cahiers littéraires *Corymbe*, nous trouvons, sous le titre : *Un Rose-Croix palingénésique*, un article de M. Paul Vulliaud sur les dernières années de J. B. Willermoz, destiné à faire suite aux *Rose-Croix Lyonnais* du même auteur.

Jean Reyor.

ERRATA

Numéro de juillet 1936 :

P. 247, ligne 7, lire : « pourvu*e* ».
P. 263, lignes 25-26, lire : « même ce qui est appelé mal, *s'il est* bien ordonné et en sa place, *sert* à rehausser les choses qui sont bonnes ».
P. 266, 5e ligne à partir du bas, lire : « sc*o*lastiques ».
P. 268, al. 6, et p. 269, al. 2 et 3, lire : « H*e*gel ».
P. 269, ligne 23, lire : « enfin » (en un seul mot).
P. 269, ligne 28, lire : « placé*e* ».
P. 273, dernière ligne du texte, lire : « n'ét*a*it ».
P. 275, ligne 5, lire : « le G.·. Z.·. W.·. J.·. ».
P. 283, ligne 22, lire : » Lans*lev*illard ».
P. 284, ligne 8 du compte rendu d'E. L., lire : « tou*t* autres ».
P. 289, ligne 8, lire : « s'est donn*é* ».

Numéro d'août-septembre 1936 :

P. 300, l. 17, lire « *gardien* de l'Ourse » au lieu de « *jardin* de l'Ourse ».
P. 310, ligne 13, lire « Ogyg*è*s ».
P. 316, ligne 3, même correction que ci-dessus.
P. 321, 4e ligne de la note 3, lire « vigi*nt*ésimale ».
P. 323, 7e caractère de l'alphabet oghamique, lire : « *x ou st* — strailhon, straif, *prunier sauvage* ».
P. 342, l. 21, lire « *Godfrey* Higgins ».
P. 344, l. 8, lire « érém*i*tique ».
P. 347, 1re ligne de la note 1, lire « *Virgo Paritura* ».
P. 350, ligne 14, lire « *des* Tao-ssé ».
P. 352, ligne 25, lire « *cha*otiques ».

Numéro d'octobre 1936 :

P. 368, au début du dernier alinéa, lire : « certaines gens malveillan*ts* ou mal intentionn*és* ».
P. 371, dernier alinéa, ligne 4, lire « *que* de la tradition de Tsouhi ».
P. 375, l. 13, lire *aher*.
P. 382, l. 20, lire « nous nous bornerons *à* mentionner ».
P. 383, l. 11, lire « deux point*es* ».
P. 393, 4e ligne du compte-rendu d'*Atlantis*, lire « les éta*p*es suivi*es* ».
P. 393, ligne 15, lire « article *el* ».

TABLE DES MATIÈRES

Pages

ABDUL-HADI. — Voir MOHYIDDIN IBN ARABI.

ALLAR (René). — *Le « Parnasse Sacré » de Calderon de la Barca* 377
— Les Livres 80, 436

BASILIDE (T.). — *A propos de la « Théogonie des Patriarches »* 176
— *Trois études celtiques* 302

CLAVELLE (Marcel). — Les livres 479

COOMARASWAMY (Ananda K.). — *L'idée de « création éternelle » dans le Rig-Véda* 13
— *Shri Ramakrishna et la tolérance religieuse* 251
— *Nirukta = Hermeneia* 405

DIRICQ (E. G.). — *Le véritable saint Christophe* 459

GETICUS. — *La Dacie hyperboréenne*. I. 130
— *La Dacie hyperboréenne*. II 214

GUÉNON (René). — *La Prière et l'incantation* 5
— *La Terre du soleil* 32
— *Sur la notion de l'élite* 45
— *Quelques aspects du symbolisme du poisson* 66
— *De la hiérarchie initiatique* 81
— *La double spirale* 94
— *Des qualifications initiatiques* 117, 161, 201
— *Les fleurs symboliques* 148
— *L'énigme de Martines de Pasqually*... 185, 230, 271
— *« Opératif » et « Spéculatif »* 245
— *Le Sanglier et l'Ourse* 293
— *Tradition et traditionalisme* 361
— *Les armes symboliques* 382
— *Les contrefaçons de l'idée traditionnelle*.... 397, 441
— *Le symbolisme des cornes* 426
— *Le Tombeau d'Hermès* 466
— Les livres........ 39, 114, 154, 239, 278, 390, 432, 474
— Les revues....43, 115, 158, 199, 241, 285, 393, 438, 481

KSHÊMARAJA RAMAKANTHA. — *Les réalisations inférieures*, traduction et notes d'ANDRÉ PRÉAU 124

LEBASQUAIS (Elie). — *L'architecture sacrée* 18
— *Les origines de l'art* 168
— *L'art ancien devant la pensée moderne* 265
— *Le mystère du Boroboudour* 450
— Les livres 42, 284
— Les revues 292

Le Blanc (Th. P.). — *Le Cabirisme irlandais*......... 349
Matgioi. — *Khien*.................................. 369
Mohyiddin ibn arabi. — *Les catégories de l'initiation*, traduction et notes d'Abdul-Hadi.............. 51
Nommès (P.). — *Sur la Guématrie*.................... 193
Préau (André). — Les livres......................... 41
— Les revues................... 44, 116, 288, 439, 483
— Voir kshêmaraja et Ramakantha.
Probst-Biraben (J.-H.). — *Juifs, Arabes, Bohémiens et Compagnons*................................. 100
Pulby (Pierre). — *La tradition retrouvée par le métier*.. 416
Renatus. — *Baguette divinatoire, sourcellerie, radiesthésie*. 72
Reyor (Jean). — Les revues..................... 440, 483
Schuon (Frithjof). — *Ed-Dîn*......................... 86
Vulliaud (Paul). — *Traduction annotée de psaumes d'après l'hébreu* :
— Psaumes II et VIII.......................... 207
— Psaume XVI.................................. 372

Direction (la). — Lettre reçue : *A propos de Saint-Yves d'Alveydre*................................. 108

Rédaction (la). — « *Le Bestiaire du Christ* »......... 388, 437
— *Nos illustrations* (n° spécial).................... 360
— *Avis important*............................ 480

Livres (les)............39, 80, 114, 154, 239, 278, 390, 432, 474
Revues (les)..........43, 115, 158, 199, 241, 285, 393, 438, 481
Livres reçus.........................80, 200, 240, 392, 437
Errata..............................160, 244, 396, 486

Le Gérant : Paul Chacornac.

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris.

OUVRAGES RELATIFS
AUX ÉTUDES TRADITIONNELLES

Nous signalerons ici chaque mois des livres nouveaux ou déjà anciens, mais *existant encore dans le commerce*, qui nous paraîtront susceptibles d'intéresser les lecteurs de notre revue, qu'il s'agisse soit d'ouvrages conçus dans un esprit rigoureusement traditionnel, soit d'œuvres présentant seulement un intérêt documentaire (par exemple des traductions de textes traditionnels entreprises par des érudits) pourvu que ces travaux soient sérieux et impartiaux. Il est donc inutile de souligner que les notices qu'on lira ici n'ont aucun caractère « publicitaire ». Nous rappellerons à nos lecteurs qu'en achetant les livres dont ils ont besoin aux bureaux de la revue, et en y adressant leurs commandes directement sans passer par l'intermédiaire d'un libraire, ils nous aideront à poursuivre l'œuvre de redressement traditionnel que nous avons entreprise.

MARCEL GRANET

LA PENSÉE CHINOISE

Un vol. in-8 de 614 pages .... **40 fr.**

Cet ouvrage, bien que conçu dans un esprit très éloigné des idées traditionnelles, n'en renferme pas moins une documentation considérable sur les conceptions métaphysiques chinoises et sur les sciences traditionnelles, comme on peut le voir par la table des matières ci-après :

Introduction.

LIVRE PREMIER. — L'expression de la pensée.

Ch. I. — La langue et l'écriture. *Les emblèmes vocaux. Les emblèmes graphiques.*
Ch. II. — Le style. *Les sentences. Les rythmes.*

LIVRE II. — Les idées directrices.

Ch. I. — Le Temps et l'Espace.
Ch. II. — Le Yin et le Yang.
Ch. III. — Les Nombres : *Nombres, Signes cycliques, Eléments. Nombres, Sites, Emblèmes divinatoires. Nombres et rapports musicaux. Nombres et Proportions architecturales.*
Ch. IV. — Le Tao.

LIVRE III. — Le système du Monde.

Ch. I. — Le macrocosme.
Ch. II. — Le microcosme.
Ch. III. — L'étiquette.

LIVRE IV. — Sectes et Ecoles.

Ch. I. — Les recettes de gouvernement.
Ch. II. — Les recettes du bien public.
Ch. III. — Les recettes de Sainteté : *L'art de la longue vie. La mystique de l'autonomie.*
Ch. IV. — L'orthodoxie confucéenne.
Conclusion. Bibliographie. Index.

ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

R. C. SEINE 113.599

est la seule revue de langue française ayant pour objet l'étude des doctrines traditionnelles tant orientales qu'occidentales ainsi que des sciences qui s'y rattachent. Son programme embrasse donc les différentes formes qu'a revêtues au cours des temps ce qu'on a appelé avec justesse :

LA TRADITION PERPÉTUELLE ET UNANIME

révélée tant par les dogmes et les rites des religions orthodoxes que par la langue universelle des symboles initiatiques.

Les abonnements partent du 1er janvier

FRANCE : UN AN... **30** fr. | ÉTRANGER : UN AN... **40** fr.

ABONNEMENT DE SOUTIEN : **60** fr.

On s'abonne à l'Administration. 11. quai Saint-Michel,
Téléphone : Odéon 03-32

Chèques postaux : CHACORNAC-PARIS 30.786.

Publication. — La revue paraît mensuellement, le 15 du mois.

Nos spéciaux. — Les abonnés reçoivent ces numéros sans augmentation de prix.

Manuscrits. — Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

Comptes rendus. — Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques.

Responsabilité. — Les Auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Reproduction. — La reproduction des articles est formellement interdite.

DIRECTEUR

PAUL CHACORNAC